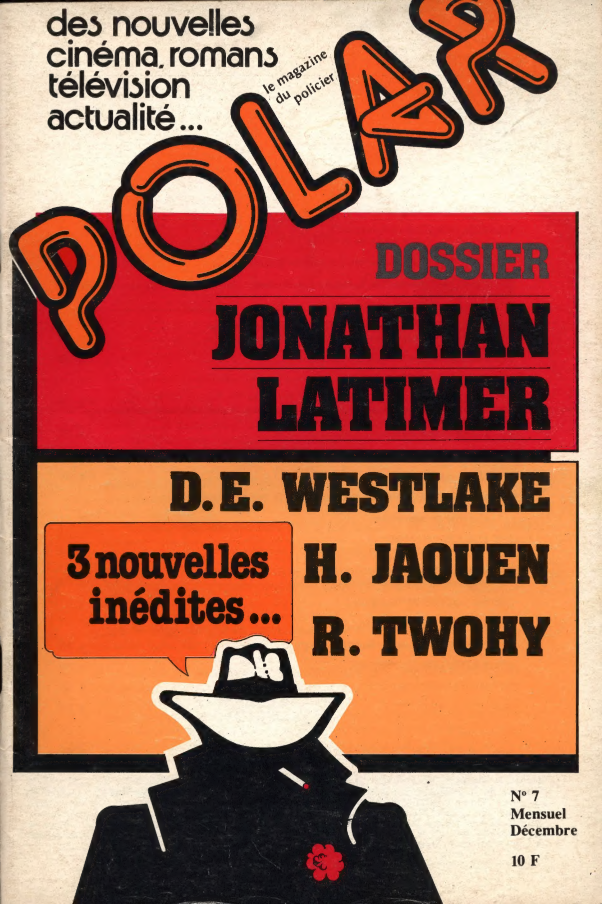

des nouvelles
cinéma, romans
télévision
actualité...
POLAR
le magazine du policier
DOSSIER
JONATHAN LATIMER
D.E. WESTLAKE
3 nouvelles inédites...
H. JAOUEN
R. TWOHY
N° 7
Mensuel
Décembre
10 F

POLAR
sommaire

POLAR, le Magazine du Policier, 33 passage Jouffroy, 75009 Paris. — Mensuel — Tél. : 824 98 98
Directeur de la publication : Richard Bocci — Rédacteur en chef : François Guérif — Comité de rédaction : Claude Benoit, Richard Bocci, Serge Clérambault, François Guérif, Michel Lebrun, Gérard Le Chat, Pascal Mérigeau, Roland Proval — Mises en pages et dessins : Jean-Louis Zirnhelt — Documentation : Anne Robant — Publicité au journal — Imprimerie Europrint, 94600 Choisy-le-Roi — Distribution : N.M.P.P. — Dépôt légal : Novembre 1979. (Les manuscrits ne sont pas retournés à leurs auteurs). Commission paritaire : 61843.

TARIF D'ABONNEMENT : Voir bulletin d'abonnement page 38.

EDITORIAL

«Comment, il n'est pas mort ?» C'est ce que nous ont invariablement demandé ceux à qui l'on donnait le nom de Jonathan Latimer, après qu'ils nous aient demandé sur qui porterait notre prochain dossier. Eh bien rassurez-vous. Pour paraphraser le titre d'une comédie musicale célèbre, Jonathan Latimer est vivant, bien portant et vit sous le soleil de Californie, où il passe son temps à boire et regarder passer les filles. Passe-temps digne de son héros, Bill Crane, qui fut, avec Spade et Marlowe, un des grands privés de l'âge d'or de la série noire.

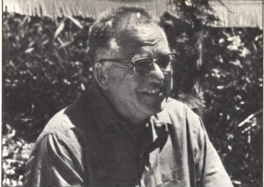
Latimer n'ayant pas écrit une seule nouvelle de toute sa vie, nous avons choisi pour illustrer ce dossier de vous présenter Robert Twohy et son personnage qui aime les canulars (que vous retrouverez bientôt). L'impertinence de Twohy, son humour et le côté absurdement logique de ses dialogues dénotent l'admiration qu'il professe pour le grand Jonathan.

Après cela, un autre humoriste, Donald Westlake, a choisi cette fois de vous plonger en plein cauchemar avec un récit à la lisière du fantastique. Hervé Jaouen, lui, nous ramène dans un contexte plus réel, mais non moins effrayant.

La copine de Wolfgang Amadeus lui a rapporté une question que se posent dans les coktails, parait-il avec angoisse, certains de nos confrères : «Polar va-t-il durer ?». Je rassure tout de suite ces confrères attentionnés. Polar est vivant, bien portant et ses rédacteurs boivent bien et regardent paisiblement passer les filles. Ce qui ne les empêche pas de trouver, tranquillement, quelques petites choses pour leurs lecteurs. Un roman inédit de David Goodis, par exemple. A paraître très prochainement, pour bien commencer l'année 80 et fêter notre première année d'existence.

François Guérif

DOSSIER



Jonathan Latimer

UN VIEUX DE LA VIEILLE

Jonathan Latimer n'est pas parmi les auteurs de Polar les plus lus ou les plus cités. Pourtant, c'est, selon nous, non seulement l'un des plus grands mais l'un des plus classiques, à sa manière, des auteurs de romans noirs américains. C'est, avec Dashiell Hammett et Raymond Chandler, celui que nous serions tenté de mettre d'abord dans les mains de qui voudrait découvrir le genre et comprendre pourquoi tant de lecteurs, depuis un demi-siècle, se sont passionnés pour une littérature qui n'a pas fini de séduire, d'intriguer et de signifier. Plus que d'autres écrivains dont nous ne minimisons pas pour autant les talents et les aspects divers, Latimer nous livre l'univers de la Série Noire. Tout y est ou presque. A différents niveaux d'intensité, son œuvre apparaît comme une somme des thèmes et des grandes directions qui animent le genre tout en constituant sa mythologie. Richesse, densité, diversité : il y a dans les huit romans traduits en français de quoi surprendre le lecteur auquel nous proposons de vagabonder de «Bacchanal au cabanon» (1934) à «La Poire sur un plateau» (1959) pour tenter d'apprécier le mauvais esprit et le ton bien personnel de celui que nous nous plaisons à considérer LE joyeux vétéran.

Ses cinq premiers romans, publiés entre 1934 et 1939, ont pour héros le détective William Crane et ses acolytes Doc Williams, Thomas O'Malley, Tom et Eddie Burns qui travaillent pour l'agence de police privée du Colonel Black. Le très désinvolte Bill Crane appartient à la fort estimable école des détectives humoristes dont l'élastique déontologie lui permet d'affirmer que «un peu de distraction n'a jamais nui à son travail» et que «les meilleures idées lui viennent précisément quand il se laisse aller». Et des idées, il n'en manque pas, car il se laisse aller le plus souvent possible à sa paresse et à, ce qui est pour lui plus qu'un penchant, la base même de sa réflexion, l'ingestion permanente et illimitée d'alcool. En cela, Crane partage les goûts du génial Alfred Jarry et il pourrait fort bien reprendre à son compte l'une des pensées de l'auteur d'«Ubu Roi» ou de «La Dragonne» : «Mais bientôt il ne put boire davantage, car pour lui il n'y eut plus de ténèbres, et, comme sans doute Adam avant la faute et à coup sûr les grands anthropomorphes, il voyait clair dans l'obscurité...» Alcools, liqueurs, cocktails, mélanges aussi détonants qu'étonnants, dont le plus incongru n'est pas le démentiel et pétrifiant champagne-cognac, tout lui est bon pour accélérer son processus de déduction malgré les réticences de la clientèle : «Néanmoins, il est difficile de faire comprendre ces choses-là aux clients, car les clients sont souvent stupides, c'est pourquoi ils sont obligés de recourir aux services des détectives». Remarquons au passage ce bel et bref aperçu de l'humour de Latimer qui ne se veut pas pour autant définition de l'amateur de Polar... Crane subit généralement les évènements à défaut de les susciter. Quand il n'est pas en train de dormir, ce qui lui arrive très souvent tout en ayant la prudence rituelle de regarder sous son lit, il

s'arsouille généreusement et passe ses nuits à draguer et à danser. Sa démarche nonchalante et ses méthodes décontractées et, en apparence, absurdes demeurent incompréhensibles à ses assistants qui n'hésitent pas à tenter de le morigéner : «Tout ce que tu as fait, c'est de te balader en taxi, essayer de tomber les filles et te saouler, on dirait que tu es en vacances.» Dans la réponse en pirouette du privé, il est aisé, également, d'y voir une pique à l'égard du «detective-novel» traditionnel : «Un bon détective aurait déjà dégotté un timbre du Siam, un bouton de col en or, des épluchures de cacahuètes et une jarretière de Jean Harlow, en guise de pièces à conviction !».

Tout comme Dashiell Hammett au début des années trente et Raymond Chandler dans les années quarante, continuant sous forme de romans une écriture qu'ils avaient «inventée» dans leurs premières nouvelles publiées par le magazine «Black Mask» (1923 pour Hammett, 1933 pour Chandler), Jonathan Latimer rejette le roman de détection classique, ses artifices psychologiques, ses conventions de décors et d'intrigues, son savoir-mourir, son vernis et son afféterie. Mais ne pourrait-on pas constater, comme le faisait remarquer Robert Champigny dans son étude «Raymond Chandler et le Roman Policier» (in Critique, décembre 1957, No 127) que «le roman policier américain a lui aussi ses convention» et celà, depuis que, pour reprendre la phrase fameuse de Chandler, «Hammett a arraché le meurtre au vase vénitien et l'a jeté dans la rue». Effectivement, toutes les histoires, que nous propose Latimer, possèdent en commun l'une des finalités du genre : découvrir et coincer le criminel. Cette convention, il la respecte ; n'est-elle pas le prétexte de l'œuvre et la raison même de son existence ? Clin d'œil entre le lecteur et l'auteur, elle permet à ce dernier, tout à la jubilation intense de son récit, de nous entrainer au gré de sa fantaisie sur les picaresques chemins d'une imagination débridée, littéralement dynamitée et éclatée par la maîtrise de la vision, pour ne pas dire de la mise en scène, et l'invention verbale constante.

Dans sa première aventure, «Bacchanal au cabanon» (1934), Crane se fait passer pour fou afin d'enquêter dans une maison de santé sur le vol d'un coffret contenant pour 400.000 dollars de titres et une clé permettant l'accès à un coffre bancaire. Les passions s'exaspèrent, le sang coule et notre détective sera bientôt confronté à différents meurtres. Il pourrait s'agir d'une histoire sans surprise pouvant être le fait de n'importe quel bon artisan, ne serait-ce le ton débridé et la verve explosive de l'auteur. Ainsi, non seulement il joue très habilement de l'oppressante atmosphère de la maison de santé, du comportement inquiétant des pensionnaires, de la démence du personnel mais il n'hésite pas à traiter certains passages selon une approche fantastique. Il est difficile d'oublier la crise et la fuite de l'homme-loup ou la projection cinématographique à fonction hypnotique avec effets d'images, de sons, de couleurs et d'odeurs qui devance la mode psychédélique. Le sommet du délire étant atteint par la folle danse échevelée de la très snob Madame Brady, entrainant, nue, dans une gigue infernale l'un des médecins au son d'une musique «chaude, sanglotante, primitive...Les saxophones gémissaient, les trompettes bavaient, les tambours battaient un tam-tam barbare.»

Ajoutons que Crane ne manque pas de se prendre pour l'archange Gabriel et que l'on peut vérifier une fois de plus le bien-fondé du vieil adage ; plus on est de fous, plus on s'amuse... On est tenté d'y voir la devise de l'auteur.

«Comme la romaine» (1935, aussi intitulé «La Dernière semaine» dans la collection L'Empreinte, lors de sa première publication en France) semble marquer le pas. L'intrigue en est simple : cinq jours sont donnés au privé pour sauver un millionnaire, condamné à mort pour le meurtre de sa femme, et résoudre l'énigme bien connue du meurtre dans la chambre close ; ici, un appartement. L'amateur ne restera pas longtemps sur sa faim, dès les premières pages il est pris au corps par la description sans concession de l'univers carcéral et du couloir de la mort où attendent trois hommes. Il pourra souffler quelque peu en suivant les périgrinations alcoolisées et méditatives de Crane, avant d'être frappé à l'estomac par une sauvage scène de passage à tabac dans un restaurant italien. Encore hébété, il sera sonné pour le compte par l'incroyable recherche de l'arme du crime, effectuée grâce à un taxi, une clé anglaise, un chronomètre et un scaphandrier, selon une méthode apparemment délirante mais qui s'avère le triomphe d'une impeccable logique.



«Quadrille à la morgue» (1936) est à notre avis la plus réussie des enquêtes de Bill Crane avec «Gardénia rouge» (1939). Dès le premier chapitre, le ton de l'ouvrage est donné : «Comme ça, vous voulez parler à miss Daisy Macchab ? disait le gardien de la morgue. Elle vous a dit de l'appeler ici, hein ? – Il grimaça, cligna de l'œil à l'adresse des journalistes. – Faut pas compter l'avoir à l'appareil : elle est en bas avec les autres fillettes..... – Elle vous a peut-être donné rendez-vous, mais ça, je m'en balance. Je vous dis qu'elle ne peut pas venir à l'appareil. – Il eut un ricanement grinçant. – Elle est couchée raide sur une table...» Le tout sur fond de rires hystériques d'une folle et de paris entre journalistes sur la couleur et le sexe des cadavres entreposés, avant que ne disparaisse l'un d'entre eux. Après cette introduction sur les chapeaux de roue, assez comparable par son esprit à une séquence du cinéaste Samuel Fuller, nous plongeons dans une action aux folles péripéties, magistralement servie par des dialogues acérés et vifs à l'humour particulièrement réjouissant : «si on voulait jeter des bouteilles par la fenêtre, on avait également le choix : les lâcher sur les têtes des piétons de Randolph Street, ou sur celles des piétons de Clark Street.» A aucun moment, ne se ralentira le rythme endiablé et frénétique du roman, nous rencontrerons Champion, le bouledogue amateur de whisky et participerons à ce que Latimer qualifie de «vraie descente de pirates : en l'espace de deux jours, on a déclenché une bagarre dans une taule à filles, on a découvert un type ratatiné et on a oublié d'avertir la police, on a fait une descente chez «Bar Mat» et sa bande de drogués, on a mis la pagaïe dans une soirée mondaine, kidnappé une fille, volé une voiture, pillé une sépulture. La seule chose qu'on n'a pas fait, c'est de prendre un sens interdit». Ouf ! nous restons assez sidéré devant cette santé, cette bonne humeur, cette vitalité, ce sens du rebondissement et du démentiel qui donnent à l'auteur un charme et un attrait particuliers, et cette touche, élégante, décontractée, qui lui a permis de réussir, là où le superbe Hammett avait échoué avec «L'Introuvable», dans la confection du cocktail célébrant les noces de champagne et de sang de la comédie américaine et du thriller.

«Les Morts s'en Foutent» (1938) nous démontrent, s'il en était besoin, l'inanité de vouloir mettre Crane, «l'homme qui voit rouge, quand il voit une rouquine» au régime sec. On peut remarquer dans ce texte une certaine gravité, notamment dans la mortelle relation amoureuse du détective et de la mystérieuse Imago, tandis que les oiseaux marins poussent leur cri sauvage dans l'apparente sérénité des côtes de Floride. Nous pouvons difficilement résister au plaisir de citer ce dialogue qui donne pleinement la mesure caractéristique de ce que nous appelons le «ton Latimer» :

– «Il doit y avoir des serpents dans le coin.
– Oh, mon Dieu ! en effet. Et je n'ai pas de whisky.
– Mais tu es fou, le whisky ne fait rien contre les piqûres de serpent.
– Non, mais le whisky c'est bon, avant de mourir d'une piqûre de serpent.»

Toujours sous le signe de la dive-bouteille, «Gardénia rouge» (1939) nous prouve que la mort, si elle n'a pas une odeur de rose, se parfume au gardénia et nous entraine dans un anthologique slalum parsemé d'horions et de gueules de bois. Dernière aventure de Bill Crane dont on peut penser qu'il va épouser la tempérante Ann Fortune, elle marque une sorte d'aboutissement en mineur des robustes et saines qualités d'un auteur qui sait nous servir en souriant ses cocktails d'humour et de mort, frappés à la perfection.

1941 marque une date déterminante avec «Corrida chez le prophète» dont Marcel Duhamel notait le caractère «insensé». Le moins que l'on puisse dire, comme se plaisait à le souligner son auteur : «c'est qu'elle est pas piquée des hannetons. C'est peut-être ce qu'on a jamais écrit de plus extravagant. Il y a de tout dedans. Il n'y manque qu'un cyclone et un avortement. Vous pouvez recoller le bouquin entre les pattes de la bonne femme des abonnements de lecture et lui redemander votre pognon, nous on s'en fout.» Ce petit chef-d'œuvre délirant se déroule dans l'Amérique démentielle des sectes, celle des fous de Dieu et des grands-prêtres du dollar qui avait déjà inspiré remarquablement Hammett avec «Sang maudit». Depuis, nous avons pu constater que cette folie de début de l'ère du Verseau colle à notre quotidien ; nous avons pu, d'ailleurs, nous en rendre compte par tout le parti contemporain qu'a pu en tirer Michel Lebrun avec son passionnant «En Attendant l'été». Aussi, sommes-nous moins surpris quand nous relisons l'ou-

vrage. Par contre, nous sommes toujours frappés par ses stupéfiantes qualités narratives et son caractère physique qui en font un modèle du genre «dur».

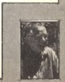
Rédigé à la première personne, ce qui est là un phénomène unique à notre connaissance chez Latimer, «Corrida» raconte l'enquête menée par Karl Craven, un détective privé, sur le meurtre de son associé dans une petite ville contrôlée par la pègre, elle-même manœuvrée par les dirigeants de la secte de la Vigne de Salomon. L'humour est toujours présent mais la vision de l'auteur s'affirme âpre, amère et cruelle, allant jusqu'au bout du désenchantement pour nous restituer un univers partagé entre la bêtise et la férocité. La lucidité du regard confine parfois au cynisme pour mieux démonter les ressorts religieux, économiques et politiques de la société par le biais de la peinture sans concession de la petite ville. Craven est un dur à cuire qui «n'appartient pas à la catégorie de penseurs pour qui toutes les putains ont des cœurs d'or et donneraient leur dernière liquette afin d'empêcher un type de crever de faim». Notre homme appartient plutôt au genre réaliste et lucide qui considère qu'«elles n'ont d'autre idée en tête que de vous saouler pour vous chauffer votre portefeuille». Craven est un cogneur qui n'aime pas s'embarasser de fioriture et encore moins biaiser. Il préfère jouer sa partie par-dessus que par en dessous : «Par en dessous, on agit par surprise, mais on a plus de mal à se déplacer. Au-dessus, on peut aller partout, filer des gnons à discrétion et en déguster tout autant. Faut être coriace pour jouer le jeu de cette façon là. Eh bien, j'ai le cuir résistant.» Pour arriver à ses fins, il ne recule devant rien et n'hésite pas à faire s'entretuer deux bandes rivales, même si les balles perdues ne le sont pas pour tout le monde. Quand à la justice, il préfère l'appliquer lui-même ; c'est plus sûr à ses yeux et une éxécution de sang-froid ne l'affecte aucunement : «Il faut combattre le feu par le feu...»

De 1941 à 1959, Latimer se consacre à son métier de scénariste ; ce qui ne l'empêche pas de publier en 1955 «L'Epouvantable nonne», très brillante variation sur le thème du journaliste enquêtant sur un crime dont on veut injustement lui faire porter la responsabilité. Il en tire un roman fertile en rebondissements, aux péripéties multiples débouchant pour le héros sur la seule alternative possible : traquer ou être traqué. Le récit fourmille de personnages divers, subtilement typés et analysés psychologiquement. Une fois de plus, en vieux routier, Latimer apporte la preuve de son ingéniosité et de son savoir-faire tout en montrant qu'il n'est pas seulement un auteur s'attachant à la description des comportements. Totalement achevé et maîtrisé, ce long et complexe roman possède une continuité de tension qui n'existait pas dans les aventures de William Crane qui procédaient davantage par une alternance d'éclairs et de moments d'abandon. A la fulgurance inattendue et spectaculaire succède une intensité ne cessant de croître jusqu'à l'instant du climax, quand les contradictions, portées à leur niveau ultime, se détruisent d'elles-mêmes.

Tout comme se détruisent les antagonismes romancier-scénariste dans «La Poire sur un plateau» (1959) où Latimer règle ses comptes avec un milieu cinématographique qui est passé totalement à côté de son talent. Il n'y fait preuve d'aucune amertume et se borne à montrer la faune hollywodienne telle qu'elle est, vivant un univers en proie à la folie généralisée et des journées «où il pleut des grenouilles dans le Nebraska, où les chauves-souris se suicident par bandes en se jetant contre l'Empire State Building, où une petite Péruvienne de cinq ans met au monde un bébé à trois têtes». Lucidité d'un homme désabusé qui ne croit plus à grand chose, qui montre le monde tel qu'il le sent, et s'en amuse tout en cachant pudiquement ses sentiments derrière une ironie de bon aloi. Il ne s'en pose pas moins l'ultime question : «Qu'avons-nous fait de nous ?»

Nous ne pouvons que répondre avec certitude que nous n'envisageons nullement l'auteur de quelques uns des meilleurs Polars made in USA sous l'aspect d'un «lapin électronique, d'un lapin blanc et rose aux lèvres tremblantes, vêtu de complets étriqués et disant peut-être». Nous l'envisageons davantage comme un homme qui vous répondrait : le métier d'écrivain vous durcit le cuir...
Cheers, Mr. Latimer !

Jean-Pierre Deloux



ENTRETIEN AVEC
JONATHAN LATIMER

POLAR. — Où et quand êtes-vous né ?

JONATHAN LATIMER. — Je suis né à Chicago, Illinois, le 23 Octobre 1906.

P. — Pouvez-vous nous parler de votre enfance, de vos études scolaires...

J.L. — Ma famille était moyennement riche, mon père était conseiller judirique, ma mère violoniste de concert, et j'ai eu une enfance calme et protégée. Avant le collège, j'ai fréquenté une école préparatoire assez inhabituelle, dans un ranch de l'Arizona où le dressage de chevaux, le rassemblement du bétail, la chasse et le camping à la belle étoile accompagnaient d'autres matières plus banales. J'ai obtenu mon diplôme au Collège Knox, Galespurg, Illinois, en 1929. Je faisais partie de l'association d'étudiants Phi Beta Kappa, honorable «fraternité» scholastique, et aussi de Kappa Beta Phi, honorable «fraternité» d'ivrognes.

Pendant la seconde guerre mondiale, j'ai servi dans l'US Navy, principalement en tant qu'executive officer sur un destroyeur, effectuant des convois dans l'Atlantique et dans la Mer Méditerranée de 1943 jusque vers le milieu de l'année 1945.

J'ai une épouse, Jo Ann et 3 enfants : Ellen Jane, Jonathan et Nicholas, tous trois mariés et qui ont également des enfants.

P. — Vous avez été journaliste après vos études scolaires...

J.L. — En automne de l'année 1929, après une randonnée à bicyclette à travers la France et l'Allemagne, j'ai commencé à travailler à Chicago en tant que journaliste ; tout d'abord au Herald Examiner du groupe Hearst - le journal qui a servi de modèle à **The Front page**, la pièce et les 2 versions cinématographiques - et plus tard au Chicago Tribune, le plus grand journal local. Les 2 premières années, j'ai été chargé en grande partie des affaires criminelles : règlements de comptes dans la pègre, kidnappings, homicides plus ou moins de routine, émeutes raciales, attaques de banques et autres. J'ai connu Al Capone, George «Bugs», Morane et autres gangsters assortis ainsi que diverses tenancières de bordels, proxénètes, trafiquants de drogue et escrocs.

Plus tard je suis devenu «rewrite man», prenant note des informations communiquées téléphoniquement par les reporters et les récrivant sous une forme plus appropriée. Je me rappelle qu'un dimanche, alors que j'étais le seul «rewrite man» de permanence au **Herald Examiner**, j'ai établi une sorte de record en écrivant environ dix mille mots en six heures sur le mitraillage du second plus important chef du syndicat alors qu'il sortait de la messe et sur l'évasion de John Dillinger - à l'époque le hors-la-loi le plus célèbre du pays - du pénitencier de Crown Point, Indiana.

Soit dit en passant, je considère que le journalisme est la meilleure des écoles pour les candidats-écrivains, requérant clarté, brieveté et auto-discipline.

Après cinq ans de journalisme et après avoir vendu «**Murder in the Madhouse**» aux éditions Doubleday Doran, j'ai quitté mon travail et me suis installé à Key West en Floride. J'y suis resté trois ans, puis je suis allé à La Jolla en Californie où je demeure depuis lors.

P. — Comment avez-vous eu l'idée de devenir écrivain ?

J.L. — Depuis mon enfance, j'ai toujours aimé écrire et je n'ai jamais eu l'idée de faire une autre carrière que celle d'écrivain.

P. — Quels sont les auteurs qui vous ont le plus influencé à vos débuts ?

J.L. — C'est probablement Ernest Hemingway, que j'ai connu à Key West, qui m'a le plus influencé, suivi par James Cain. On a souvent dit que j'ai été influencé par Hammett, mais je ne trouve aucune trace de Hammett dans mes écrits. Nos styles sont très différents et il était plus proche de la réalité. Je n'aime pas ses premières œuvres, je déteste particulièrement **«The Thin Man»**. Mon roman préféré reste **«Red Harvest»** dont j'ai écrit un scénario (Paramount, 1940) qui n'a jamais été porté à l'écran.

Je n'avais jamais lu de Chandler avant mon arrivée à Hollywood.

P. — Avez-vous utilisé des pseudonymes ?

J.L. — J'ai écrit un roman policier **«The search for my great uncle's head»** sous le pseudonyme Peter Coffin. C'est un roman policier classique à l'anglaise : il s'agissait d'assassinats de gens isolés par une tempête dans une propriété dans le Nord du Michigan. Mais l'action ne décollait pas et je l'ai trouvé profondément ennuyeux quand je l'ai relu il y a quelques années.

Le pseudonyme Peter Coffin est le seul pseudonyme que j'ai jamais utilisé.

P. — En dehors de vos romans policiers, avez-vous écrit une autre œuvre ?

J.L. — Je n'ai écrit qu'un seul autre roman **«Dark Memory»**, qui, je crois, n'a jamais été publié en France, bien qu'il l'ait été en Belgique. Il s'agissait d'une chasse au gorille au Congo.

P. — Avez-vous écrit des nouvelles, notamment pour Black Mask ?

J.L. — Je n'ai jamais écrit de nouvelles, même pas pour Black Mask.

P. — Cinq de vos romans policiers ont pour héros Bill Crane. Pouvez-vous nous raconter comment vous est venue l'idée d'écrire la série des Bill Crane ?

J.L. — Je n'ai pas pensé à Bill Crane comme à un héros d'une série. Je n'avais qu'une vague idée de lui dans **«Bacchanal au bacanon»**, mais il se révéla si plaisant que je l'ai conservé. Il n'est inspiré de personne en réalité.

P. — En France, nous aimons particulièrement votre roman «Solomon's Vineyard». Son sujet est redevenu actuel après le «suicide collectif» de la secte de Jim Jones à Guyana. «La vigne de Salomon» a-t-elle été inspirée par une secte ayant réellement existé ?

J.L. — **«Solomon's Vineyard»** a été inspiré par une secte qui vivait à Benton Harbor, Michigan, près de Chicago et qui s'appelait The house of David. Les hommes portaient de longues barbes et les femmes ne portaient que du noir. Ce n'était d'ailleurs pas un choix judicieux de ma part puisque mon éditeur américain refusa le roman, craignant des poursuites judiciaires pour diffamation. Une chose curieuse : j'aimais le héros du roman, Karl Craven, plus même que Bill Crane, et j'envisageais d'écrire d'autres de ses aventures. Mais mon travail cinématographique, (plus une période de trois ans dans la Marine pendant la guerre) et ensuite encore plus de travail cinématographique ne m'ont jamais permis de les écrire.

P. — «Black is the fashion for dying» est le dernier roman que vous ayez écrit. S'agit-il d'un roman à clés ? Le scénariste Richard Blake n'est-il pas Jonathan Latimer ? Qui est le réalisateur Josh Gordon ? Qui est le producteur ?

J.L. — Je déteste le titre **«Black is the fashion for dying»** donné au roman par mon éditeur américain. Mon titre, **«The mink-lined Coffin»**, a été seulement utilisé en Grande Bretagne. Il y a sans doute une part de moi-même dans le personnage de Richard Blake, mais en fait il a été modelé d'après un de mes amis écrivain. Le réalisateur est

plus proche de John Farrow, mais le producteur est une créature de mon imagination.

P. — Vous utilisez souvent la même intrigue : une personne est assassinée et le héros innocent accusé du meurtre est obligé de se disculper...

J.L. — J'ai utilisé le thème du «héros innocent» et son exécution imminente dans «**Headed for a hearse**» pour créer suspense et rythme. Dans «**Sinners and shrouds**» la situation du reporter me semblait provoquer à la fois le suspense et l'humour. Je ne me rappelle pas avoir utilisé un innocent accusé de meurtre dans les autres livres.

P. — Le lecteur de vos romans est toujours stupéfait par la quantité incroyable d'alcool ingurgitée par vos personnages.

J.L. — Bill Crane aime tout simplement boire, comme d'ailleurs ses amis et comme moi-même et mes amis reporters dans le temps. C'était également une espèce de signe distinctif par rapport aux détectives «plus sérieux».

P. — Revenons à Dashiell Hammett. L'avez-vous rencontré ?

J.L. — Je n'ai rencontré qu'une seule fois, Hammett. Ivre-mort, on le portait dans un ascenseur au Beverly Wilshire Hotel à Beverly Hills.

P. — Certains de vos souvenirs sur Chandler sont rapportés dans «The life of Raymond Chandler» par Frank MacShane. Vous étiez voisin de Chandler. Pouvez-vous nous parler de lui et de sa femme Cissie ?

J.L. — J'ai connu Raymond Chandler pendant dix ans environ, mais nous n'étions jamais de proches amis. En fait, je ne crois pas qu'il ait jamais été proche ami d'un autre écrivain ou d'une autre personne. C'était un homme très privé, s'intéressant uniquement à son chat et à sa femme, Cissie. Elle était plus âgée que lui et une femme mystérieuse, du moins en ce qui me concernait. On prétendait qu'elle avait servi de modèle pour un nu qui était accroché derrière le bar des hommes du Waldorf Astoria Hotel à New-York, mais je n'ai jamais eu le courage de lui demander si c'était vrai.

P. — Avez-vous rencontré d'autres auteurs policiers ?

J.L. — J'ai rencontré Horace Mac Coy, Steve Fisher, Frank Gruber, et beaucoup d'autres pendant mon séjour à Hollywood, mais je ne les ai pas très bien connus. Mon seul ami écrivain proche fut Max Miller qui écrivit «**I cover the waterfront**» et beaucoup d'autres romans et qui vivait à La Jolla, près de Chandler. Je ne sais pas si Miller a été traduit en France, mais son style faussement trompeur influença de nombreux écrivains, dont le célèbre correspondant de guerre, Ernie Pyle.

3) J.L. ET LE CINÉMA

P. - Trois de vos romans ont été adaptés à l'écran. Avez-vous vu ces films ? Pourquoi n'en avez-vous pas écrit les adaptations ?

J.L. - Les droits cinématographiques de ces 3 romans ont été achetés lorsque je demeurais à Key West. Je n'avais pas à l'époque l'expérience nécessaire pour écrire des scénarios et on ne me proposa pas d'adapter mes livres. Je pense que les trois films étaient excellents, surtout si l'on considère qu'ils ont été faits aussi économiquement que possible.

P. - Votre filmographie recense 20 scénarios. Avez-vous signé d'autres contributions ou récrit certains scénarios ?

J.L. — Les 20 scénarios sont les seuls auxquels j'ai vraiment travaillé. Je n'aime pas récrire les scénarios d'autres personnes et je n'aime pas collaborer (c'est pourquoi j'ai surtout fait des choses pour lesquelles j'ai été crédité ou qui étaient refusées.)

P. – Vous avez écrit dix scénarios de films réalisés par John Farrow. L'avez-vous bien connu ? Avez-vous également connu sa femme, la belle Maureen O'Sullivan ?

J.L. – John Farrow et moi-même étions de proches amis pendant de nombreuses années. C'était un homme très compliqué, capable soit d'un extrême sadisme, soit d'un extrême altruisme. C'était un metteur en scène économique, tournant à peine plus de pellicule que celle apparaissant sur l'écran et réellement «first class» lorsqu'il suivait fidèlement le script. Mais lorsqu'il écoutait les acteurs, les laissait modifier le contenu de séquences et leur laissait ajouter des dialogues (ce qu'il faisait d'une façon croissante dans ses derniers films) les résultats étaient souvent désastreux. Il n'avait que deux passions . les films et les femmes. J'ai à peine connu Maureen O'Sullivan.

P. – Vous avez écrit 3 scénarios de films interprétés par Alan Ladd. Quel genre d'homme était-il ?

J.L. — Alan Ladd était le moins égocentrique de tous les acteurs que j'ai connus. C'était vraiment un gentil garçon : modeste, aimable, simple, amical. Sa carrière était en fait dirigée par sa femme et son agent, Sue Carrol, une ancienne actrice de cinéma.

P. Vous avez adapté les romans d'écrivains policiers tels que William Irish («Night has à thousand eyes») Kenneth Fearing («The big clock»), David Dodge («Plunder on the sun»), Gordon Mc Donnell («They won't believe me»). Avez-vous collaboré avec ces écrivains ?

J.L. — Je n'ai jamais rencontré aucun des auteurs des romans que j'ai adaptés.

P. – Pendant une vingtaine d'années vous avez travaillé principalement pour Paramount. Pouvez-vous nous parler de votre expérience dans cette compagnie ?

J.L. – Je pourrais écrire un livre sur mon expérience à la Paramount, mais pour le moment je n'en ai pas l'énergie.

P. – Votre scénario de «The glass Key» était-il adapté du roman de Hammett ou du scénario de la première version tournée par Frank Tuttle en 1935 ?

J.L. – Mon scénario était adapté à la fois de la version de Frank Tuttle et du roman qui contenait un certain nombre de très bonnes scènes qui n'étaient pas dans la première version cinématographique. Par un curieux fait du hasard, le réalisateur de la 2de version, Stuart Heisler est décédé avant hier. *

4) J.L. ET LA TÉLEVISION :

P. — Vous avez également écrit pour la Télévision et notamment pour la série Perry Mason d'après E.S. Gardner.

J.L. – J'ai écrit environ de 40 à 50 épisodes de la Série Perry Mason, dont une dizaine étaient adaptés de romans d'E.S. Gardner, les autres épisodes étant des scénarios originaux. En passant, je vous signale que je n'ai jamais rencontré E.S. Gardner.
J'ai également écrit 10 épisodes pour la série «**Markham**» interprétée par Ray Milland, 5 épisodes pour la série «**Hong-Kong**», également une vingtaine de scripts pour diverses émissions, y compris 2 films scientifiques très onéreux, «**The strange case of the cosmic rays**» et «**The unchained goddess**», pour Frank Capra.

5) POUR TERMINER

P. – Que faites-vous actuellement ?

J.L. – Je suis retraité depuis 6 ans. Mes hobbies : le tennis, nager dans l'océan, la lecture et regarder les filles.

**Propos recueillis par
Jean-Jacques Schleret**

* Les propos de Latimer sont datés du 26.09.1979 (J.J.S.)

JONATHAN LATIMER & le cinéma

Trois des plus célèbres romans de Jonathan Latimer (**Lady in the morgue, Headed for a hearse** *et* **The dead don't care**) *furent portés à l'écran par Universal en 1937 et 1938 lorsqu'Irving Starr produisit pour cette firme plusieurs films qui formèrent la série* **Crime Club**. *Bill Crane, détective privé cynique et porté sur l'alcool (préfigurant ainsi toute une génération de «private eyes») était incarné par Preston Foster, qui était dans ces années-là un habitué des séries B policières.*

Headed for a hearse *devint* **The Westland case**. *Le film, réalisé par Christy Cabanne, s'ouvrait sur l'image de Bill Crane accoudé à un bar et essayant, en compagnie de son ami Doc Williams, de deviner l'identité des alcools mélangés dans les cocktails alignés devant eux.* **The lady in the morgue** *fut réalisé par le monteur de* **Westland case**, *Otis Garrett, et passe pour le meilleur film de la série* **Crime club**, *à cause de la nervosité de son rythme.* **The last Warning,** *d'après* **The dead don't care**, *semble avoir été tiré vers la comédie par le scénariste L. Hartmann et le réalisateur Al Rogell. Si l'on en croit William K. Everson (***The detective in films***), les scénarios des trois films étaient intelligemment construits, l'action rondement menée et l'interprétation au-dessus de la moyenne.*

Latimer n'a jamais adapté un de ses romans pour l'écran, mais il est responsable de la meilleure adaptation (à ce jour) de Dashiell Hammett : **La clé de verre**, *version de Stuart Heisler (1942).*

A partir de 1948, il a signé presque tous les scénarios des films de John Farrow dont deux adaptations de romans policiers célèbres : «Les yeux de la nuit» de George Hopley (alias William Irish) et «Le grand horloger» de Kenneth Fearing (dont le thème est proche de celui du roman de Samule Fuller : «Eh bien, dansez, maintenant !»)

Malheureusement, avec le temps, les films de John Farrow ne se sont guère améliorés, et **«Back from eternity»** *et* **«The Unholy Wife»** *sont des ratages à peu près totaux, que ne vient sauver aucune idée de scénario.*

Le dernier travail de Latimer a été d'adapter une pièce anglaise, se passant sur la côte d'azur, pour un metteur en scène (John Guillermin) et un producteur (Jack Clayton) anglais.

Peut-être s'est-il consolé en écrivant quelques répliques désabusées pour George Sanders ; ou a-t-il goûté, avec son humour corrosif, l'ironie de son itinéraire d'écrivain qui l'a mené de la jungle des villes à celle de l'Amazonie.

F.G.

FILMOGRAPHIE

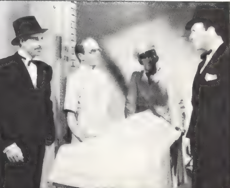
1) FILMS ADAPTÉS DE ROMANS DE J.L. :

1937 : **THE WESTLAND CASE**
U.S.A. Universal - inédit en France.
Scénario : Robertson White d'après **HEADED FOR A HEARSE (COMME LA ROMAINE)**
Réal. : Christy Cabanne
Int. : Preston Foster (Bill Crane), Carole Hughes (Emily Lou), Barbara Pepper (Miss Hogan), Frank Jenks (Doc Williams), Astrid Alwyn (Brentino), George Meeker (Bolston), Theodore von Eltz (Robert Westland), Clarence Wilson (Frazee), Russell Hicks (Woodbury), Rollo Lloyd (Sprague).

1938 : **LADY IN THE MORGUE**
USA Universal - inédit en France.
Réal. : Otis Garrett
Scénario : Eric Taylor et Robertson White d'après le roman **LADY IN THE MORGUE (QUADRILLE A LA MORGUE).**
Int. : Preston Foster (Bill Crane), Patricia Ellis (Mrs Sam Taylor), Frank Jenks (Doc Williams), Barbara Pepper (Kay Renshaw), Thomas Jackson (Strom), Rolls Lloyd (coroner), Gordon «Wild Bill» Elliott (Chauncey Courtland) Roland Drew (Sam Taylor), Joseph Drowning (Steve Collins).

1938 : **THE LAST WARNING**
USA Universal - inédit en France.
Réal. : Al Rogell
Scénario : Edmund L. Hartman d'après **THE DEAD DON'T CARE (LES MORTS S'EN FOUTENT).**
Int. : Preston Foster (Bill Crane), Kay Linaker (Carla Rodriguez), Frank Jenks (Doc Williams), E.E.Clive (Major Barclay), Joyce Compton (Dawn Day), Frances Robinson (Linda Essex), Raymond Parker (John Essex), Albert Dekker (Higgs), Robert Paige (Tony Henderson).


Lady in the morgue




The last warning.

1947 : **THE BIG CLOCK**
USA Paramount
En France : **LA GRANDE HORLOGE**
Réal. : John Farrow
Scénario : J.L. d'après le roman homonyme de Kenneth Fearing.
Int. : Ray Milland, Charles Laughton, Maureen O'Sullivan, Rita Johnson, Elsa Lanchester, George MacReady, Harry Morgan, Harold Vermilya.

1948 : **THE SEALED VERDICT**
USA Paramount
Inédit en France, en Belgique : **VERDICT SECRET.**
Réal. : Lewis Allen
Scénario : J.L. d'après le roman homonyme de Lionel Shapiro
Int. : Ray Milland, Florence Marly, Broderick Crawford, John Hoyt, John Ridgely, Ludwig Donath, Paul Lees, Marcel Journet.

1948 : **BEYOND GLORY**
USA Paramount
En France : **RETOUR SANS ESPOIR.**
Réal. : John Farrow
Scénario : J.L., Charles Marquis Warren, William Wister Haines.
Int. : Alan Ladd, Donna Reed, George Coulouris, George Macready, Audie Murphy.

1948 : **NIGHT HAS A THOUSAND EYES**
USA Paramount.
En France : **LES YEUX DE LA NUIT.**
Réal. : John Farrow
Scénario : J.L. et Barre Lyndon d'après le roman homonyme de George Hopley/William Irish
Int. : Edward G. Robinson, Gail Russell, John Lund, Virginia Bruce, William Desmarest, Richard Webb, Jerome Cowan.

La grande horloge.



La grande horloge.

1949 : **ALIAS NICK BEAL**
USA Paramount
En France : **PACTE AVEC LE DIABLE**
Réal. : John Farrow
Scénario : J.L. d'après une histoire de Mindret Lord.
Int. : Ray Milland, Thomas Mitchell, Audrey Totter, George Macready, Fred ClarkHenry O'Neill, Nestor Paiva, Percy Helton.

1950 : **COPPER CANYON**
USA Paramount
En France : **TERRE DAMNÉE**
Réal. : John Farrow
Scénario : J.L. d'après une histoire originale de Richard English
Int. : Ray Milland, Hedy Lamarr, MacDonald Carey, Mona Freeman, Harry Carey Jr., Frank Faylen, Hope Emerson, Percy Helton.



Les yeux de la nuit.

Un pacte avec le diable.

Un pacte avec le diable.

11) SCÉNARIOS DE J.L. :

1939 : **THE LONE WOLF'S SPY HUNT**
USA Columbia - inédit en France.
Réal. : Peter Godfrey
Scénario : J.L. d'après le roman homonyme de Louis Joseph Vance.
Int. : Warren William (Lone Wolf), Ida Lupino, Rita Hayworth, Virginia Weidler, Ralph Morgan, Tom Duggan, Don Beddoe, Mar Lawrence.

1940 : **PHANTOM RAIDERS**
USA MGM - inédit en France.
Réal. : Jacques Tourneur
Scénario : William Lipman d'après un sujet original de J.L.
Int. : Walter Pidgeon (Nick Carter), Donald Meek, Joseph Schildkraut, Florence Rice, Nat Pendleton, John Carroll, Cecil Kellaway.

1941 : **TOPPER RETURNS**
USA Hal Roach Prod.
en France : **LE RETOUR DE TOPPER**
Réal. : Roy del Ruth
Scénario : J.L. et Gordon Douglas d'après le personnage créé par Thorne Smith
Dial. addit. : Paul Gerard Smith
Int. : Roland Young, Joan Blondell, Eddie Anderson, Carole Landis, Dennis O'Keefe, H.B. Warner, Billie Burke.

1941 : **NIGHT IN NEW ORLEANS**
USA Paramount - inédit en France.
Réal. : William Clemens
Scénario : J.L. d'après le roman **SING A SONG OF HOMICIDE** *de James R. Langham*
Int. : Preston Foster, Patricia Morison, Albert Dekker, Charles Butterworth, Dooley Wilson, Cecil Kellaway.

The lone wolf's spy hunt.



1942 : **THE GLASS KEY**
USA Paramount
En France : **LA CLE DE VERRE.**
Réal. : Stuart Heisler
Scénario : J.L. D'après le roman homonyme de Dashiell Hammett.
Int. : Alan Ladd, Brian Donlevy, Veronica Lake, Bonita Granville, William Bendix, Richard Denning, Joseph Calleia, Moroni Olsen.



1946 : **THEY WON'T BELIEVE ME**
USA RKO
En France : **ILS NE VOUDRONT PAS ME CROIRE**
Réal. : Irving Pichel
Scénario : J.L. d'après le roman homonyme de Gordon McDonnell
Int. : Robert Young, Susan Hayward, Rita Johnson, Jane Greer, Tom Powers, Don Beddoe, Frank Ferguson

1946 : **NOCTURNE**
USA RKO
En France : **NOCTURNE**
Réal. : Edwin L.Marin
Scénario : J.L. d'après une histoire non publiée de Frank Fenton et Rowland Brown.
Int. : George Raft, Lynn Bari, Virginia Huston, Joseph Pevney, Myrna Dell, Edward Ashley, Walter Sande, Mabel Paige.

Phantom raiders.



La clé de verre.

1951 : **THE REDHEAD AND THE COWBOY**
USA Paramount
En France : **L'HOMME DU MISSOURI**
Réal. : Leslie Fenton
Scénario : J.L. et Liam O'Brien d'après une histoire originale de Charles Marquis Warren.
Int. : Glenn Ford, Rhonda Fleming, Edmund O'Brien, Alan Reed, Morris Ankrum, Ray Teal, Edith Evanson, Perry Ivins.

1951 : **SUBMARINE COMMAND**
USA Paramount
En France : **DUEL SOUS LA MER.**
Réal. : John Farrow
Scénario : J.L. d'après son histoire originale
Int. : William Holden, Nancy Olsen, William Bendix, Don Taylor, Arthur Franz, Darryl Hickman, Moroni Olsen, Philip Van Zandt.

1953 : **BOTANY BAY**
USA Paramount
En France : **LES BAGNARDS DE BOTANY BAY**
Réal. : John Farrow
Scénario : J.L. d'après le roman homonyme de Charles Nordhoff et James Norman Hall.
Int. : Alan Ladd, James Mason, Patricia Medina, Cedric Hardwick, Murray Matheson, Dorothy Patten, John Hardy, Anita Bolster.

1953 : **PLUNDER OF THE SUN**
USA Warner Bros.
En France : **LES PILLARDS DE MEXICO.**
Réal. : John Farrow
Scénario : J.L. d'après le roman homonyme de David Dodge.
Int. : Glenn Ford, Diana Lynn, Patricia Medina, Francis L. Sullivan, Sean McClory, Douglas Dumbrille, Eduardo Noriega.

1956 : **BACK FROM ETERNITY**
RKO USA
En France : **LES ÉCHAPPÉS DU NÉANT.**
Réal. : John Farrow
Scénario : J.L. d'après une histoire originale de Richard Carroll.
Int. : Robert Ryan, Anita Ekberg, Rod Steiger, Phyllis Kirk, Keith Andes, Gene Barry, Fred Clark, Beulah Bondi, Adele Mara.

L'homme du Missouri



Les échappés du néant

Duel sous la mer



1957 : **THE UNHOLY WIFE**
USA Universal.
En France : **LA FEMME ET LE RODEUR.**
Réal. : John Farrow
Scénario : J.L. d'après une pièce télé de F.W.Durkee (une novelization à partir du scénario de J.L. a été faite par John Rœburt en 1957, et publiée par Marabout No 214).
Int. : Diana Dors, Rod Steiger, Tom Tryon, Beulah Bondi, Marie Windsor, Arthur Franz, Luis Van Rooten, Joe de Santis, Tol Avery.

1958 : **THE WHOLE TRUTH**
Columbia, USA.
En France : **LE CRIME ÉTAIT SIGNÉ.**
Réal. : John Guillermin
Scénario : J.L. d'après la pièce homonyme de Philip Mackie.
Int. : Stewart Granger, Donna Reed, George Sanders, Gianna Maria Canale, Michael Shillo, Richard Molinas, John Van Eyssen.

La femme et le rodeur



Les pillards de Mexico



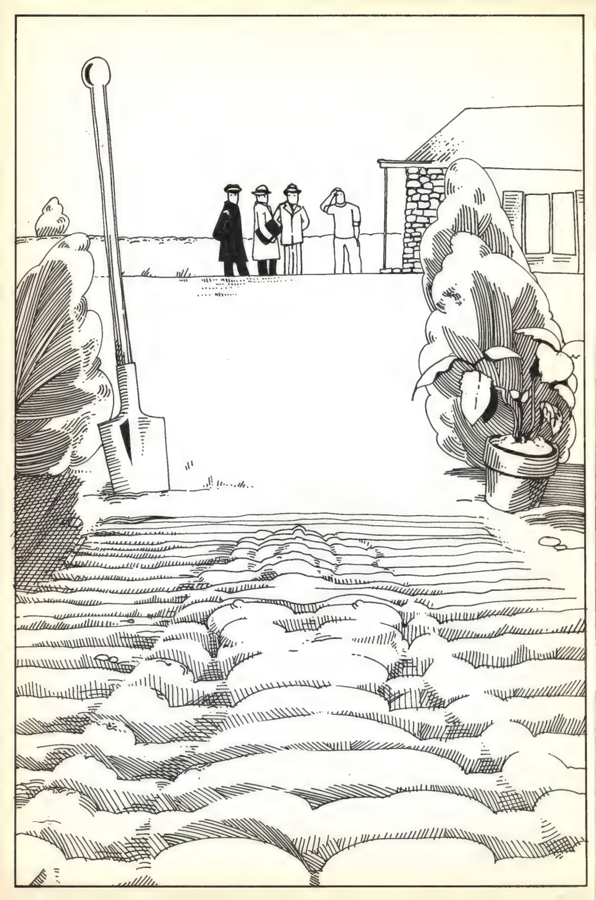
1) **Série MARKHAM** *- présentée début 1959 sur la chaîne CBS avec Ray Milland.*

2) **Série PERRY MASON** *d'après E.S. Gardner présentée pendant 9 années de 1957 à 1966 inclus sur la chaîne CBS (270 épisodes).*
Avec Raymond Burr (Perry Mason), Barbara Hale (Stella Street), William Talman (D.A. Hamilton Burger), Ray Collins (Lt. Arthur Tragg).

3) **Série HONG-KONG** *- présentée du 28.9.60 au 29.3.61 sur la chaîne ABC (26 épisodes) avec Rod Taylor (reporter Glenn Evans), Lloyd Bochner (Neil Campbell, le chef de la police), Jack Kruschen (Tully), Harold Fong (Fong).*

Lady in the morgue





L'HOMME QUI AIMAIT LES CANULARS

par Robert Twohy

Moorman était allongé sur le divan lorsque le téléphone sonna. C'était un homme de stature imposante, au seuil de la quarantaine. En cette matinée d'octobre, il avait les cheveux ébouriffés et n'était pas rasé ; il était vêtu d'un T-shirt et d'un vieux pantalon et n'avait pas de chaussures. Un verre de vin blanc reposait en équilibre sur son ventre ; la bouteille trônait sur le plancher. Il était environ onze heures.

Moorman posa le verre par terre avec précaution, tendit le bras pardessus sa tête et tâtonna jusqu'à ce que sa main entre en contact avec le téléphone installé sur la table basse. Il porta le combiné à son oreille et déclara d'une voix grave : «Je suis absolument navré, mais votre requête n'a pas abouti.»

Silence à l'autre bout du fil. Puis : «Quoi ?

- Vous m'avez entendu, Kleistershtroven.

- Klei... Que signifie... ?

- Vous êtes bien Kleistershtroven, n'est-ce pas ?

- Non.

- Je n'ai jamais dit le contraire. Qui voudrait d'un nom pareil, je vous le demande ? Est-ce un nom d'origine galloise ?

- Dites-moi, êtes-vous Mr Moorman ?

- Peu importe. Le fait est que nous n'acceptons plus les inscriptions pour le championnat quadriennal de bobsleigh. Ce sont les ordres de mon psychanalyste. Voulez-vous son adresse ?»

A l'autre bout du fil, la voix se fit sépulcrale : «Mr Dooney à l'appareil.

- Dooney ? s'écria Moorman. Mr Dooney ? *Le* Mr Dooney ? Qui m'appelle, *moi* ? A cette heure ?

- Etes-vous Mr Moorman ?

- Mais certainement. Etes-vous vraiment Mr Dooney ? Pour une surprise ! Comment allez-vous, dites-moi ? Comment va la petite famille ? Comment va miss LaTorche ?

- Miss LaTorche ?»

Moorman émit un rire gras. «Allons, Dooney, vieux satyre, pour qui me prenez-vous ? Tout le monde sait ce qu'il y a entre vous et Fifi LaTorche !

- Qui est à l'appareil ? Est-ce bien Jack Moorman ?

- Un instant, je vais me renseigner.»

Moorman couvrit légèrement de la main le récepteur et se mit à braire à tue-tête. Puis il reprit la communication : «Ouais, le docteur Kleistershtroven dit qu'il n'y a aucun doute : je suis Moorman depuis des années. Depuis des jours, même !

- Ici Mr Dooney, de *Affiliated Finance*. J'ai eu Mrs Moorman au téléphone vendredi dernier. Est-elle là ?

- Où ça, là ?

- Est-elle chez elle ?

- Ne quittez pas.» Il écarta le combiné de sa bouche, tourna la tête et cria : «Lisa, un certain Dooney voudrait savoir si tu es là... Où ? Je n'en sais rien, moi. Attends, je vais le lui demander.» Il reprit la communication : «Elle voudrait savoir où vous voulez l'emmener et si elle doit mettre quelque chose sur elle.»

Moorman entendit une respiration haletante. «Mazette, dit-il d'un ton admiratif, vous avez une sacrée capacité thoracique !»

La voix se fit basse et implacable : «J'ignore où vous voulez en venir, Mr Moorman. Mais vous avez contracté un emprunt chez nous et vous n'avez pas réglé votre dernière mensualité. Quand j'ai eu Mrs Moorman au téléphone vendredi dernier, elle m'a promis d'envoyer le chèque sans délai. Or nous sommes lundi et...

- Attendez, n'en dites pas plus. Laissez-moi deviner... Il n'y a rien dans le courrier, c'est ça ?

- C'est bien ça. Et je veux savoir pourquoi.

- Je peux vous l'expliquer. J'ai mis le chèque dans une de ces enveloppes biodégradables et j'ai dû mal calculer le temps qu'elle mettrait à vous arriver. Elle a dû se volatiliser dans la boîte aux lettres.

- Très drôle, grinça Mr Dooney après un long silence. En attendant, votre femme m'avait promis vendredi dernier que le chèque arriverait aujourd'hui.

- Ça, c'est tout Lisa... toujours le mot pour rire. Vous devriez lui en être reconnaissant ; selon un récent sondage Harris, les gens reçoivent trop de mauvaises nouvelles par téléphone.

- Vous êtes très drôle, Mr Moorman. Mais cette affaire n'est pas drôle ; elle est même très sérieuse. Vous nous devez au total la somme de 784,47 dollars, payable par mensualités. La mensualité de septembre - d'un montant de 71,88 dollars - est arrivée à échéance il y a deux semaines or nous n'avons toujours rien reçu. Je vous rappelle que nous avons une hypothèque sur vos meubles... Je suis sur le point d'aller trouver le sheriff, mais j'accepte de vous laisser une dernière chance et de passer d'abord chez vous.

- Lisa n'est pas ici. Et il y a un sacré désordre dans la maison.

- Je pars de mon bureau sur-le-champ. A mon arrivée, je m'attends à ce que vous me remettiez un chèque.

- A votre arrivée, je m'attends à ce que vous soyez déçu. Mais venez quand même : j'ai du vin blanc et du salami.

- J'amène Mr Hector avec moi.

- D'accord, j'ai beaucoup de salami... Hector, dites-vous ? Est-ce que je le connais ?

- Non. Mr Hector m'accompagne lorsque je veux convaincre un client

de la nécessité de payer ses dettes. Vous me comprenez ?

- Pas très bien. Mais ce Mr Hector me fait l'effet d'un type intéressant... Aime-t-il le salami et le vin blanc ?

- Nous serons chez vous dans vingt minutes.

- Parfait. Je serai ravi de vous voir.»

Il raccrocha, but une gorgé de vin et se rallongea en posant le verre sur son ventre. Il avait sur les lèvres un sourire satisfait.

Moins de vingt minutes plus tard, le carillon de la porte d'entrée retentit. Moorman posa le verre sur le plancher, bondit du divan et courut à la porte, qu'il ouvrit à toute volée. «C'est si gentil à vous d'être venu ! s'écria-t-il. Comment allez-vous ? Vous êtes le colonel Kleistershtroven, je présume, l'ancien SS ? J'ai conservé un tel souvenir de vos merveilleux séminaires !... Ah, je vois que vous avez amené un ami avec vous... Ne l'ai-je pas déjà vu quelque part ?»

Il saisit la main du premier visiteur, la broya chaleureusement et continua de la serrer tout en observant l'autre homme d'un air bienveillant. La main qu'il était en train de serrer appartenait à un jeune homme pâle et crispé, aux yeux implacables, vêtu d'un impeccable costume beige. Son compagnon était petit, étroit d'épaules, presque chauve ; il avait les lèvres serrées et des yeux froids que grossissaient des verres à double foyer.

Le jeune homme dégagea sa main d'un geste sec. «Je suis Mr Dooney. Voici Mr Hector.

- Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés, Mr Hector ?»

Mr Hector secoua la tête en serrant encore davantage les lèvres.

«Mais si, bien sûr ! reprit Moorman. Je vous ai vu des tas de fois, sur le champ de courses !»

Les yeux grossis de Mr Hector s'agrandirent encore. Il secoua la tête avec une véhémence redoublée.

«Si, si, c'est bien vous, insista Moorman avec un rire amical. Vous êtes très connu là-bas. Tout le monde vous appelle «Le Glaneur».

- De quoi parlez-vous donc ? grogna Mr Hector d'une voix tendue.

- Il fait de l'humour, dit Mr Dooney. Il se prend pour un comique. Il considère cette affaire comme une plaisanterie.

- Ce n'est pas une plaisanterie, déclara Mr Hector en tapotant solennellement sa serviette.

- Ahah ! Ce bon vieux Glaneur, qui passe son temps à ramasser les tickets de PMU usagés dans l'espoir de trouver un gagnant qui aura échappé à un joueur distrait ! La méthode est rentable, Glaneur ? On peut en vivre ?»

Il fit le geste de tapoter amicalement l'épaule de Mr Hector, mais celui-ci s'écarta avec dignité.

«La plaisanterie est terminée, Moorman, dit Dooney.

- Ah ? Et bien, entrez donc, voulez-vous ?» Sa large carrure remplissait l'encadrement de la porte. «Pourquoi restez-vous plantés là, sous ce soleil de plomb ? Entrez, entrez... Comment va la petite famille ? Comment va miss LaTorche ?»

Il s'effaça ; Dooney entra, le visage de marbre. Mr Hector suivit.

«Asseyez-vous, dit Moorman. Asseyez-vous n'importe où. Tenez, Glaneur, prenez cette chaise. N'hésitez pas à flanquer les vêtements par terre. Ils viennent d'être repassés, mais vous n'en avez rien à faire, pas vrai ? Comme vous dites si bien, ce n'est pas vous qui les portez. Entassez-les dans le coin, là...d'accord ?»

Mr Hector le regarda en écarquillant les yeux, puis il traversa la pièce. Il y avait une chaise pliante devant la table de la salle à manger ; il s'assit dessus, sa serviette sur les genoux. Le visage baissé, les lèvres rentrées, il observa Moorman.

Moorman se laissa tomber sur le divan et croisa négligemment les jambes. «Et vous, où allez-vous vous asseoir, Dooley ?

- Dooney.

- Dooney, c'est juste. Où allez-vous vous asseoir, Dooney ?

- Je vais prendre cette chaise.

- Il y a un trognon de pomme dessus.

- Je le vois bien qu'il y a un trognon de pomme dessus. Je vais l'enlever.

- Bonne idée.» L'air approbateur, Moorman regarda Dooney saisir le trognon par la queue et le jeter dans l'âtre. «Bravo, vous avez trouvé l'endroit idéal. On voit que vous avez été élevé à la campagne. Rien de tel que ces nuits glaciales, avec le vent qui hurle dans la cheminée et la délicieuse odeur des trognons de pommes rôtis... Vous vous rappelez ces nuits, Dooley ?» Il battit des paupières et hocha la tête avec un sourire nostalgique.

Dooney s'assit. «Tout cela a été fort amusant, Moorman, dit-il d'une voix terne. Vous êtes un gai luron. Mais à présent, vous allez devoir affronter quelques réalités beaucoup plus pénibles. Savez-vous ce qu'il en coûte de ne pas respecter les termes d'un contrat ?

- Pas vraiment, non. Vous le savez, vous, Glaneur ?

- Cessez de l'appeler Glaneur !

- Ça lui est égal, il y est habitué. Tout le monde l'appelle comme ça sur le champ de courses.» Il sourit benoîtement à Mr Hector, dont les lèvres minces s'amincirent encore. «Alors, Dooley, qu'est-ce qu'il y a qui vous tracasse ? Que puis-je pour vous ?

- Vous pouvez me signer un chèque de 71,88 dollars. Voilà ce que vous pouvez faire.

- Certes, je peux le faire sans problème. Est-ce tout ce que vous désirez ?» Il tâta toutes ses poches les unes après les autres. «On dirait que je n'ai pas mon chéquier sur moi. C'est peut-être Lisa qui l'a pris. Je suis désolé. Tant pis, je vous le mettrai à la poste dès ce soir... C'est d'accord ? Comme vous le savez, je suis un homme de parole, acheva-t-il avec un large sourire.

- Vous voulez faire le clown, hein ? dit Dooney. A votre aise. Voici qui va vous donner à réfléchir...» Il pointa l'index sur divers objets répartis dans la pièce. «...Cette télévision couleurs, cette table, ces bibliothèques, ce tapis, les rideaux - tout cela va être emporté. Tout. Aujourd'hui même. Dès cet après-midi. Sans compter, en plus, les lits de la chambre et la machine à laver. En sortant d'ici, nous irons directement chez le sheriff. Nous n'aurons aucune peine à obtenir un ordre de saisie, Mr Moorman ; Mr Hector est l'avocat de notre compagnie. Il a le contrat sur lui, dans cette serviette - le contrat que Mrs Moorman et vous-même avez signé dans notre bureau. Vous êtes dans votre tort. Vous prenez tout cela pour une vaste plaisanterie, n'est-ce pas ? Eh bien, expliquez-lui ce qu'il en est, Mr Hector.»

Mr Hector inclina la tête, farfouilla dans sa serviette et en sortit un document. «Voici le contrat. Tout est là, signé devant témoins. Vous n'avez aucun recours légal pour empêcher la saisie. Les meubles et tout le reste appartiennent d'ores et déjà à *Affiliated Finance*.

- Ah ?» Moorman se frotta le menton et prit un air solennel. «Eh bien, parfait. Mais je dois vous avertir que la télévision ne marche pas très bien. Il faut donner des coups de pied dedans pour avoir une image nette. Donc, quand on veut la regarder, il faut installer un type à côté pour qu'il tape dessus toutes les dix secondes ; ou alors, il faut avoir à portée de la main une provision de projectiles pour bombarder l'écran.»

Mr Hector le regarda avec de grands yeux vitreux. Moorman poursuivit : «Une dernière précision, avant que vous ne sortiez vos instruments de torture... Vous prétendez donc être avocat ?

- Je *suis* avocat.

- N'importe qui peut dire ça. Avez-vous un badge ?
- Un badge ?
- J'en étais sûr. A défaut de badge, un avocat digne de ce nom doit avoir sur lui un diplôme.
- J'ai un diplôme dans mon bureau.

- Et moi, dans *mon* bureau, j'ai une mitrailleuse ; je ne suis pas pour autant la terreur du quartier.
- Ne faites pas attention, Morris, intervint Dooney. C'est encore une de ses plaisanteries.
- Une plaisanterie, hein ?» Moorman se redressa, les mains crispées, le visage douloureux, les sourcils froncés. «Voilà donc ce que je représente pour vous ? Voilà ce que nous représentons, nous autres pauvres bougres qui nous donnons un mal de chien pour nous offrir une machine à laver et une télévision couleurs, nous qui suons sang et eau pour payer nos mensualités - tout cela pour permettre à des gens comme vous et votre larbin de vous prélasser à longueur de journée dans votre Mercédès dernier cri...
- J'ai une Pontiac... Une Pontiac de 72.
- Peu importe. Nous ne représentons donc pour vous qu'une méprisable plaisanterie ?»
Il se tourna vivement vers Mr Hector et pointa sur lui un doigt vengeur ; son visage angoissé se fit subitement dur et sévère. «Je veux la simple vérité, mon vieux... c'est tout ce que je demande. Vous êtes le Glaneur, vous le savez aussi bien que moi. Votre patron, là, ne le sait pas, mais...
- Ce n'est pas mon patron.
- Ma foi, ce qu'il est pour vous...ça ne me regarde pas. Je ne vais certainement pas soulever *ce* lièvre-là. Ce qui m'intéresse, c'est que vous prétendez connaître quelque chose à la loi...
- Je suis avocat !
- Ouais, vous vous êtes déjà vanté de votre fameux diplôme. Où l'avez-vous trouvé ? Dans une pochette-surprise ? En tout cas, vous avez dû apprendre au moins une chose, c'est que si vous ne pouvez pas prouver l'authenticité des signatures d'un contrat, ce contrat ne vaut que le papier sur lequel il est imprimé.
- Voulez-vous dire que ces signatures ne sont pas authentiques ? s'indigna Mr Hector.
- Bien sûr que si qu'elles sont authentiques ! Qui a dit le contraire ? Insinueriez-vous qu'il y a eu tentative de fraude ?
- C'est ridicule, intervint Dooney. Arrêtez votre cinéma, Moorman ; nous sommes des gens occupés.
- Ouais, il est presque midi. Vous devez avoir faim... Voulez-vous du salami ?
- Non.
- Je parie que le Glaneur, lui, ne refusera pas. Il a l'air d'avoir besoin d'un bon repas.»
Il alla dans la cuisine et ils l'entendirent siffloter.
«J'ai la migraine, grommela Mr Hector. Ce type est fou.»
Dooney inclina la tête d'un air sinistre.
«Comment voulez-vous votre salami ? cria Moorman de la cuisine.
- Nous n'en voulons pas. Nous partons, mais pas pour longtemps. Nous reviendrons avec le sheriff *et* un camion.»
Moorman revint dans la pièce, un salami d'un mètre de long à la main. «Restez un peu, il y en a plein. Le Glaneur a vraiment l'air d'avoir faim. Regardez-le se lécher les babines !» Il adressa à Mr Hector un sourire radieux. «Rien ne vaut un bon salami, hein, Glaneur ? Voulez-vous attendre que je vous apporte un couteau, ou préférez-vous commencer à mâcher ?»

Mr Hector était en train de ranger le contrat dans sa serviette. Moorman lui lança adroitement le salami de façon qu'il atterrisse sur ses genoux. L'avocat regarda le salami avec effarement.

«Vous en voulez un, Rooney ? Il m'en reste encore deux. Si vous ne voulez pas le manger maintenant, Glaneur, emportez-le dans votre serviette.»

Dooney se leva. Mr Hector l'imita, et le salami alla rouler sur le tapis.

«Profitez-en tant que vous pouvez vous amuser, dit Dooney. Ce sera très drôle quand vous devrez annoncer à Mrs Moorman, à son retour, que tous les meubles ont été saisis, ainsi que la télévision couleurs et la machine à laver.»

Moorman se raidit. Son visage parut soudain étrangement crispé.

«Je voudrais bien pouvoir le lui annoncer», murmura-t-il.

Il s'était tourné vers la grande porte-fenêtre et regardait, au-delà, la pelouse du jardin. Tout au bout, près de la barrière en bois, on pouvait distinguer une parcelle de terre fraîchement remuée.

«Qu'avez-vous dit ?» s'enquit Dooney.

Moorman garda le regard fixé au-delà de la fenêtre. Les deux hommes l'observaient, les yeux écarquillés.

«Vous ne vous sentez pas bien, Moorman ? s'informa sèchement Dooney.

- Pardon ?» Moorman se tourna vivement. «Mais si, bien sûr ! Pourquoi cette question ?» Il secoua la tête et éclata d'un rire un peu forcé. «Je pensais à quelque chose... Je pensais juste à quelque chose.»

Mr Hector et Dooney échangèrent un coup d'œil.

«Que se passe-t-il, Moorman ? dit Dooney.

- Rien du tout.» Moorman battit des paupières ; son sourire paraissait figé. «Écoutez, euh...bon, d'accord, je me suis permis quelques plaisanteries. C'était parce que je... bref, parce que j'avais besoin de me changer les idées et... Nous avons tous nos problèmes, pas vrai ? Et ce ne sont pas toujours des problèmes d'argent. Il y en a d'autres. Je... je suis désolé si j'ai pu vous paraître grossier ; ce n'était certes pas dans mes intentions. Je voulais juste m'amuser un peu ; vous aviez l'air de braves types... Vraiment, il n'y a rien. Rien du tout.» Il secoua énergiquement la tête et son sourire figé s'élargit. «C'était juste pour mettre un peu d'ambiance. Voyons, combien vous dois-je, déjà ? Soixante-dix dollars et des poussières ?

- Soixante et onze dollars quatre-vingt huit *cents*, dit Dooney.

- Tenez, je les ai sur moi, dans ma poche. 71,88 dollars, dites-vous ? De toute façon, j'étais bien décidé à vous les donner...» Il entreprit de compter les billets : «Vingt, quarante, cinquante, soixante, soixante-cinq, soixante-dix, soixante et onze... Je n'ai pas de monnaie. Disons soixante douze et n'en parlons plus.»

Dooney prit l'argent et se tourna vers Mr Hector : «Avez-vous douze *cents*, Morris ?

- Seulement neuf. C'est tout ce que j'ai, répondit l'avocat en fouillant ses poches.

- Laissez tomber, ça ira, dit Moorman en empochant les pièces que lui tendait Mr Hector. A présent, l'incident est clos, n'est-ce pas ?»

Dooney se rassit et sortit de sa poche un carnet et un stylo. «Je vais vous rédiger un reçu pour un montant de 71,91 dollars.»

Mr Hector observait Moorman. «Votre femme sera certainement soulagée quand vous lui direz que la facture a été réglée, dit-il d'un ton détaché.

- Ouais. Sûrement.» Il esquissa un sourire qui n'était qu'un étirement de lèvres. Son visage resta sombre.

«Elle est en voyage ?

- Pardon ? Oh, oui. Oui, c'est ça. Elle est en visite chez une tante.» Il lança un coup d'œil par la porte-fenêtre en direction de la pelouse, mais son regard revint aussitôt dans la pièce. «Oui, elle sera contente. Écoutez, je suis désolé de vous avoir raconté des bêtises, mais vous savez ce que c'est quand on est un peu énervé...» Il les raccompagna jusqu'à la porte. «Tout est arrangé maintenant ?

- C'est en ordre, Mr Moorman, dit Dooney. N'oubliez pas le prochain versement dans deux semaines.

- Je sais. Vous l'aurez en temps voulu, promis.»

Ils descendirent l'allée et il les regarda s'éloigner.

Au moment de monter en voiture, Mr Hector jeta un dernier regard en arrière. Il vit Moorman qui restait sur le seuil à les observer, le visage impassible, le regard vague.

«En route pour le commissariat, dit-il à Dooney qui mettait le moteur en marche.

- Quoi ?

- Cet homme est fou, ça crevait les yeux depuis le début... Et on a creusé une fosse récemment dans le jardin.»

Dooney traversa la ville, le regard fixé droit devant lui.

«Vous avez remarqué comme son attitude a changé d'un seul coup, juste après qu'il a regardé par la porte-fenêtre ?»

Dooney inclina la tête.

«Et à partir de ce moment-là, il n'a plus eu qu'une idée : se mettre en règle avec nous - et s'assurer que nous n'irions pas voir le sheriff.

- Nous avons l'argent, dit Dooney.

- Oui, mais...son brusque changement d'attitude, sa nervosité, sa folie évidente, le fait que sa femme ne soit pas là... Et le regard qu'il a lancé vers le jardin ! Ce n'était pas de la comédie, Ron ; pas ce regard-là. Il exprimait quelque chose de...je ne sais pas...quelque chose d'horrible, de récent.»

Ses lèvres minces esquissèrent l'ombre d'un sourire et ses gros yeux brillèrent derrière les verres épais.

«Mr Moorman ne fera peut-être plus de plaisanteries avant longtemps», dit-il doucement.

Moorman se coupa un morceau de salami, qu'il mangea tout en terminant la bouteille de vin. Puis il s'allongea sur le divan.

Le téléphone sonna.

Il décrocha, émit un bâillement sonore et annonça d'une voix lasse : «Ici l'horloge parlante, j'écoute.

- Comment te débrouilles-tu, mon chéri ?

- Bien. Très bien.

- La journée a été bonne ?

- Formidable. Comment va ta tante Letitia ?

- Tante Charlotte, tu veux dire ? Elle va bien. Je crois que je vais rester encore deux jours.

- D'accord.

- Il fait très beau ici... Je t'aime, mon chéri. Dis-moi, as-tu contacté *Affiliated Finance* ?

- Ils s'en sont chargés eux-mêmes. Mr Dooney a téléphoné.

- Tu lui as bien expliqué que dans l'affolement du départ, avec les valises à préparer et tout, j'ai complètement oublié de lui envoyer le chèque ?

- Pas exactement, non. Mais il a eu son argent. Il est venu ici avec un avocat. Il s'apprêtaient à saisir les meubles.

- Seigneur ! Ça s'est arrangé ?

- Oh, tout est pour le mieux. Ils s'imaginent que je t'ai assassinée et enterrée dans le jardin.

- *Quoi ?* Que leur as-tu raconté ?

- Rien du tout. J'ai juste regardé par la porte-fenêtre le trou que j'ai creusé samedi pour y mettre des plants de tomates. Et ils se sont mis cette drôle d'idée dans la tête.

- Je me demande bien pourquoi.

- Ma foi, tu me connais... J'ai quelques jours de congé et je n'ai pas envie de faire la tournée des grands-ducs. Alors, pour passer le temps, je bois un peu de vin blanc, je pense beaucoup à toi et je m'amuse à monter des canulars... J'attends les flics d'un moment à l'autre.

- Oh, Jack !» Il l'imagina en train de secouer la tête, les yeux pleins d'amour et de perplexité. Elle avait depuis longtemps accepté le fait que son mari n'était pas un mari tout à fait comme les autres. «Tu as encore fait une farce ! Quand vas-tu te décider à devenir adulte ?

- Jamais, j'espère. Ça n'a pas l'air drôle du tout.

- Tu as presque quarante ans !

- Sottises. Je suis sexuellement précoce, voilà tout. En vérité, j'ai quatorze ans.

- Je dirais plutôt six.

- Tu as peut-être raison. Six ans, c'est un bon âge pour faire des farces.

- Que vont faire les flics ?

- Ils vont m'interroger et me soumettre au second degré. Après quoi, ils exhumeront mon plant de tomates.

- Tu risques d'avoir des ennuis.

- Oui, si tu t'avises de tomber dans un gouffre sans fond. C'est pourquoi je te demande instamment de ne pas te volatiliser. Reviens à la maison radieuse et en pleine forme, et alors on s'amusera bien.

- Nous nous amusons tout le temps...alors pourquoi tout cela ?

- Pourquoi faire des farces ? Écoute, tu t'arrêteras un jour de respirer, quelle que soit la façon dont tu auras vécu ; alors pourquoi ne pas en profiter tant que tu peux voir les couleurs et entendre la musique ?

- Pourquoi pas, en effet ?» dit-elle doucement. Puis elle s'enquit avec gaîté : «Entendu, mon bon petit diable. Que suis-je censée faire à mon retour ?

- Tu vas voir le D.A., tu te mets en quatre pour le convaincre que tu n'es ni morte ni enterrée, et tu me fais remettre en liberté. Ensuite, nous intentons un procès à *Affiliated Finance* et nous lui réclamons quatre cent quatre vingt millions de dollars de dommages et intérêts pour arrestation abusive, calomnie et tout ce qui s'ensuit... Oh, mon amour, tu sais quoi ? Tu ne vas pas le croire !

- Sans doute pas, mais dis toujours.

- Tu te rappelles ce petit bonhomme que nous avons vu une ou deux fois aux courses - un grand nez, des yeux de chouette et l'air sournois ? Celui qui ramasse les vieux tickets et les vérifie un par un ?

- Le Glaneur ?

- Ouais. Eh bien, c'est l'avocat d'*Affiliated Finance* !

- Non !

- Non, tu as raison. Mais je crois avoir réussi à semer le doute dans l'esprit de Mr Dooney.

- C'est affreux.

- Oui. Mais je n'ai pas fait de favoritisme : j'ai essayé de planter dans le crâne de l'avocat l'idée que Mr Dooney avait une maîtresse nommée Fifi LaTorche.

- Tu devrais avoir honte !

- Je sais. Pourquoi est-ce que je n'y arrive pas ?

- Au revoir, Jack. Je t'aime.

- Moi aussi, je t'aime. Tiens-toi à l'écart des précipices et ne laisse pas tante Mehitabel te précipiter du haut de la falaise.

- Je rentrerai mercredi.

- Je vais compter les jours. Passe me prendre à la prison !»

Après avoir raccroché, il fit claquer ses doigts : il venait d'avoir une nouvelle idée.

Il avait intérêt à se dépêcher ; les flics allaient arriver dans quelques minutes. Il monta dans la chambre de Lisa et ramassa sur la commode un soutien-gorge et une paire de collants ; puis il ouvrit la porte-fenêtre, se rua dans le garage, prit sa bêche, courut à l'endroit où il avait planté ses tomates, creusa rapidement, jeta dans le trou le soutien-gorge et les collants et les recouvrit de terre. Ceci fait, il rapporta à toute vitesse la bêche dans le garage, bondit dans la cuisine et se lava les mains en sifflotant avec satisfaction.

Les flics n'y comprendraient rien lorsqu'ils retrouveraient ces dessous féminins, mais c'était sans importance ; ils seraient tellement vexés d'avoir perdu leur temps à creuser pour rien qu'ils attacheraient une signification sinistre à leur moindre trouvaille. Soutiens-gorges et collants sont des articles qui véhiculent toujours un message et sur lesquels il est bien agréable de tomber par hasard. Ainsi, tout le monde aurait sa part d'amusement. Et n'était-ce pas là le but de la vie ?

Le carillon de la porte d'entrée retentit. Moorman courut ouvrir la porte. Sur le seuil se tenaient Dooney, Mr Hector et deux autres hommes. L'un des deux était un policier en uniforme, l'autre avait l'air d'un policier en civil.

Dooney avait l'air déterminé mais vaguement inquiet. Mr Hector avait l'air vertueux et solennel. Les deux autres avaient l'air d'hommes qui font leur boulot.

«Tiens ! s'exclama joyeusement Moorman. Vous revenez me voir ?» Il leva une main amicale et l'abattit sur l'épaule de Mr Hector. Mr Hector se dégagea. «Quelle bonne idée ! Comment allez-vous, chef ? Entrez, entrez tous ! J'ai plein de salami. Malheureusement, il ne me reste plus de vin. Voulez-vous nous rendre un petit service, Glaneur ?» Il lança plusieurs billets à Mr Hector, qui recula d'un pas. «Courez nous acheter deux bouteilles de vin à côté... Non ? Tant pis, nous nous en passerons. Entrez, les gars...» Il mit sa main en porte-voix : «Lisa ! Nous avons de la visite... Mon Dieu, j'oubliais : elle dort.»

Mr Hector lança un coup d'œil à l'homme en civil. Les deux policiers regardaient fixement Moorman.

«Vous nous aviez dit qu'elle était en visite chez une tante, intervint Mr Hector.

- Pardon ? Oh, oui, bien sûr. Bien sûr... Ça m'était sorti de la tête. C'est vrai, elle n'est pas là. Elle est partie voir une tante.»

Il parut soudain blêmir. Les autres l'observaient avec attention.

Il baissa les yeux, tourna la tête et regarda par la porte-fenêtre.

Les autres suivirent son regard. Ils se tournèrent tous vers la porte-fenêtre, les yeux fixés sur la parcelle de terre fraîchement remuée au bout de la pelouse.

Installment Past Due
Traduit par Gérard de Chergé

BIBLIO GRAPHIE

JONATHAN LATIMER

1934 : MURDER IN THE MADHOUSE
(Bill Crane)
Doubleday Crime Club
Hurst, 1935 et 1941.
Sun Dial Press, 1940 (The Latimer Big Three)
Triangle books, 1940
Popular library no 4
Jonathan Press no 6

BACCHANAL AU CABANON
Trad. : Jeanne Marquet
1) Ed. : Gallimard
Coll. : Série Noire No 60, 1950
2) Ed. : Gallimard
Coll. : Carré Noir no 179, 1974

1935 : HEADED FOR A HEARSE
(Bill Crane)
Doubleday Crime Club 1935
Methuen 1936 (G.B.)
Sun Dial Press, 1938
Mercury Mystery no 38
Dell Great Mystery Library, No 6
Jonathan Press no 84

LA DERNIERE SEMAINE
Trad. : Perrine Vernav
1) Ed. : Nouvelle revue Critique
Coll. : L'Empreinte No 120, 1937
2) Ed. : Nouvelle revue Critique
Coll. : L'Empreinte-Police no 10, 1946

COMME LA ROMAINE
Trad. : Maurice Azoulay & J.G. Marquet.
Ed. : Gallimard
Coll. : Série Noire No 89, 1951.

1936 : THE LADY IN THE MORGUE
(Bill Crane)
Doubleday Crime Club 1936
Methuen, 1937 (G.B.)
Sun Dial Press, 1937 et 1943
Sun Dial Press, 1940, (The Latimer Big Three)
Pocket books No 246, 1944
Crime club, Doubleday, 1953

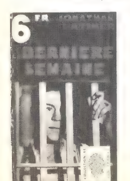
QUADRILLE A LA MORGUE
Trad. : Minnie Danzas.
1) Ed. : Gallimard
Coll. : Série Noire no 26, 1949
2) Ed. : Gallimard
Coll. : Carré Noir No 117, 1973

1938 : THE DEAD DON'T CARE
(Bill Crane)
Doubleday crime club, 1938
Methuen, 1938 (G.B.)
Sun Dial Press, 1939
Sun Dial Press, 1940 (The Latimer Big Three)
Popular library no 16
Mercury mystery no 182
MacFadden, 1964

LES MORTS S'EN FOUTENT
Trad. : Gilles Malar
Ed. : Gallimard
Coll. : Série Noire No 40, 1949

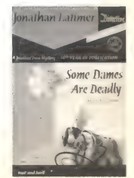
1939 : RED GARDENIAS (Bill Crane)
Doubleday Crime club, 1939
Methuen, 1939 et 1940 (G.B.)
Sun Dial Press, 1940
Mercury Mystery no 55
also : SOME DAMES ARE DEADLY
Jonathan Press no 77

GARDENIA ROUGE
Trad. : Claude Benoit
Ed. : PAC
Coll. : Red Label, 1979









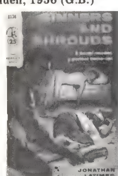
1940 : **DARK MEMORY**
Doubleday 1940
Methuen (G.B.) 1940
Sun Dial 1941

1941 : **SOLOMON'S VINEYARD**
Methuen, 1941 (G.B.)
also : THE FIFTH GRAVE
Popular library, 1950

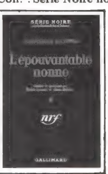
CORRIDA CHEZ LE PROPHETE
Trad. : Marcel Duhamel
Ed. : Gallimard
Coll. : Série Noire no 42, 1949



1955 : **SINNERS AND SHROUDS**
Simon, 1955
Methuen, 1956 (G.B.)

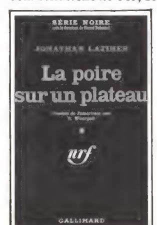


L'EPOUVANTABLE NONNE
Trad. : Minnie Danzas & Henri Robillot
Ed. : Gallimard
Coll. : Série Noire no 316, 1956



1959 : **BLACK IS THE FASHION FOR DYING**
Random, 1959
Methuen, 1960 (G.B.)
also : THE MIND-LINED COFFIN

LA POIRE SUR UN PLATEAU
Trad. : C. Wourgaft
Ed. : Gallimard
Coll. Série Noire no 648, 1961



Pseudonym : **PETER COFFIN**

1937 : **THE SEARCH FOR MY GREAT UNCLE'S HEAD**
Doubleday, 1937

Articles sur Jonathan Latimer :

1) **Encyclopedia of Mystery & Detection** (McGraw-Hill, 1976) : **Présentation de J.L. page** 241 **et Bill Crane pages** 108 **et** 109.

2) **Bloody Murder de Julian Symons** (Faber & Faber, 1972) : page 146.

3) «The not so private eye» fanzine policier américain : numéros 1 et 2 «Series Spotlight : Jonathan Latimer's William Crane» by Jim McCahery, 1978.

4) **MAGAZINE LITTERAIRE** no 20, août 1968 **page** 27.

LE CENTIMETRE

Une nouvelle inédite par Hervé Jaouen.

Le 18 novembre 198., à 9 heures 15, le Dr Walker présenta l'enfant à la jeune accouchée qui pleura de joie. Une fille, c'était une fille. Après deux garçons, l'on ne pouvait rêver plus merveilleux cadeau de la vie.

Le bébé était superbe, rose et lisse, véritable poupée aux cheveux noirs. Sa mère, Josiane Kermanach, était une jeune femme solide, équilibrée et saine comme savent l'être les gens qui ne se posent pas de questions inutiles sur les choses naturelles. Le père, Pierre-Jean, était patron-pêcheur. Il avait épousé Josiane, une fille du pays, sans beaucoup «d'instruction», mais qui savait mener les affaires du couple - la gestion du langoustinier, la construction récente d'une villa, l'éducation des enfants - avec le bon sens totalement dépourvu d'apprêt, de recherche ou d'artifices, des gens d'origine modeste.

A la mairie, en même temps que le prénom de Marine, il fut attribué à la petite fille, *ad vitam eternam*, un épais carnet de santé d'un modèle que Josiane n'avait jamais vu et dont le Dr Walker attendait le premier exemplaire avec impatience.

Le lendemain de l'accouchement, il se fit remettre le document. Son tempérament anar d'étudiant qui avait fait mai 68 lui donna le frisson, physique et moral, au contact du livret bleu et blanc.

Ce carnet de santé nouveau modèle était le dernière trouvaille de l'Administration d'un pouvoir soi-disant libéral qui tissait autour des principes de la République les mailles de plus en plus étroites de l'informatique mise au service du renseignement.

Certes, en grande partie, il s'agissait d'un aide-mémoire que tout un chacun pourrait établir, pour son propre compte, ou un médecin consciencieux, ce qui était le cas de Walker d'ailleurs, pour ses clients.

Ce qui était moins banal, c'étaient les différents certificats encartés à la fin du carnet, sous la couverture. Des fiches à coder par le médecin dès la naissance, puis au premier, deuxième, troisième, quatrième, neuvième et vingt-quatrième mois.

Les codes correspondaient à un programme informatique et, ainsi, les ordinateurs de l'Administration garderaient en mémoire ces renseignements qui, rapprochés de ceux de l'Education, de l'Armée, de la Police, du Fisc, permettraient d'obtenir instantanément le portrait, la radioscopie, voire la vivisection du nouveau citoyen et de ses tares physiques, morales, financières ou politiques.

Réaliste, le Dr Walker se révoltait contre cette utilisation de l'informatique, tout en sachant bien qu'il n'y avait que peu de choses à faire. La grande masse de ses concitoyens n'était pas sensibilisée. Et le régime, sorte d'apprenti-sorcier, menait impunément le bal en fermant les yeux sur la fin apocalyptique qu'imaginait Walker : l'ordinateur aux mains d'un régime totalitaire, de gauche ou de droite.

Pour marquer le coup, et sans grand espoir quant aux résultats positifs de sa petite révolte personnelle, le Dr Walker décida d'ignorer la première fiche informatique du carnet de santé.

L'Administration se manifesta quelques semaines plus tard sous la forme d'une lettre (que lui porta Josiane Kermanach) du service prestations de la Caisse d'Allocations Familiales.

Madame, Monsieur,
Pour vous payer la 1ère fraction d'allocations postnatales en faveur de votre enfant MARINE.

celui-ci doit être soumis à un examen médical
entre le 18/11/8. et le 17/12/8.
L'attestation correspondante qui se trouve dans votre carnet de santé doit nous parvenir dès que l'examen est subi.
N'oubliez pas d'indiquer vos nom, prénom, adresse et de coller le papillon détachable sur cette attestation avant de la présenter à votre médecin.
SI VOTRE EXAMEN N'EST PAS SUBI DANS LE DÉLAI INDIQUÉ CI-DESSUS LA FRACTION D'ALLOCATIONS POSTNATALES CORRESPONDANTE NE POURRA VOUS ETRE PAYÉE.

Et voilà. Bien sûr. Bien entendu. La seule sanction possible. La meilleure parade contre la révolte. Le fric.

En présence de Josiane Kermanach, le Dr Walker joua l'étonnement. Naïvement, la jeune mère vint à son secours.

- Pour mes deux premiers, il n'y avait pas tous ces papiers. Vous avez dû oublier d'en remplir un...

- Ah ! la paperasse ! Ne vous inquiétez pas, Josiane, je vais vous arranger cela.

Il pencha un court instant pour la tentative, qu'il estima vaine, de convaincre sa cliente du danger de ses documents. Mais quelles raisons fournir ? La crainte du totalitarisme ? La défense des libertés ? Josiane Kermanach ne saurait pas faire le rapprochement entre ces élucubrations et ces certificats qui lui apparaissaient à la fois comme anodins et nécessaires. Nécessaires à l'enfant, à cause de toutes ces cases mystérieuses qui, elle n'en doutait pas, représentaient, par le seul fait de répondre aux questions, un rempart contre la maladie. Et nécessaires pour toucher ces allocations dont elle n'avait pas besoin, certes, mais qu'elle considérait comme une récompense, comme un dû.

Il examina Marine et établit le certificat.

Il ricanait intérieurement. Les implications du questionnaire étaient innombrables. Il se prenait lui-même à témoin.

Exemple : *mode de garde (mettre une croix dans la case correspondante)*

□ par la mère

□ par un tiers à domicile

□ par une nourrice à la journée

□ par une nourrice à temps complet

Répondez *nourrice à temps complet* et branchez sur l'administration fiscale. Court-circuit et effet dégueulatoire de questions du genre : les parents ont-ils les moyens de se payer une nourrice à temps complet. Non ? Alors, auraient-ils des revenus occultes : enquête fiscale. La nourrice déclare-t-elle ses revenus ? Les parents règlent-ils, sur les mêmes bases, les charges sociales ?

Ollé !

Le Dr Walker jubilait.

D'autres renseignements allaient servir à établir des statistiques ubuesques. De *la durée totale en semaines du séjour en pouponnière*, rapprochée des *maladies infectieuses* et des *affections invalidantes*, l'ordinateur tirerait des pourcentages pour conclure que les gosses qui vont à la crèche ont ceci ou cela de moins ou de plus que les autres.

Le bon vieux Freud en aurait tiré des conclusions, lui aussi, avec de tels moyens. Les divans au rencart, au rabe de bandes magnétiques,

poussées d'acnée purulente sur la face lumineuse des IRIS et autres GAMMA.

Ollé !

Le Dr Walker remplissait les cases en majuscules rageuses.

Il fallait qu'il *les* enquiquine. Il hésita. Une série de questions se prêtait au jeu : la colonne des *affections invalidantes actuelles* qu'il pouvait coder *suspectées* ou *certaines*. Il pouvait suspecter des troubles de l'audition, de la vision, de l'anémie ferriprive, un tas de trucs. Mais ce serait vache pour la belle fille Marine.

Il opta donc pour quelque chose d'énorme qui ferait exploser l'ordinateur. Il coda le renseignement *63 P.C. (cm) :| 0 | 1 |*

Et partit en vacances pour un mois.

A compter de ce jour l'enfant Marine Kermanach eut, pour l'administration, un P.C. (périmètre crânien) d'un centimètre.

L'introduction de cette donnée idiote déclencha le programme d'intervention de la Santé Publique.

Josiane Kermanach reçut un premier courrier l'informant que sa fille Marine bénéficierait désormais de la prise en charge intégrale des frais médicaux la concernant.

Elle n'en parla pas à son mari et il serait faux d'affirmer qu'elle s'inquiéta. Certes, elle avait entendu dire qu'être «mis à cent pour cent» n'était pas bon signe. Les infarctus, les artérites, les cancers étaient «à cent pour cent». Mais un bébé en bonne santé ?

Non, elle ne s'inquiéta pas car elle savait aussi que le gouvernement, qui voulait des enfants, favorisait la natalité. Il y avait donc une parfaite corrélation entre cette volonté et le remboursement «à cent pour cent».

C'est dans le même état d'esprit qu'elle accueillit l'assistante sociale dont la visite provoqua cependant un certain étonnement. Pour Josiane Kermanach, les assistantes sociales étaient ces personnages, animés d'image d'Epinal : des vieilles filles qui fourraient leur nez dans les affaires des pauvres, qui plaçaient les enfants d'alcooliques, qui obtenaient des aides pour les vieillards cacochymes. Bref, une espèce de croquemort des familles.

Sa famille à elle n'avait nul besoin de ce genre de services.

Elle reçut l'assistante sociale poliment. Les garçons goûtaient. La petite Marine têtait. La visiteuse accepta une tasse de café.

Elle interrogea Josiane Kermanach sur la santé du bébé et face au bonheur éclatant de la mère, qui contrastait avec *le cas* de l'enfant, elle ne sut comment aborder la question. A vrai dire, l'assistante sociale ignorait de quelle maladie le bébé pût souffrir. A l'évidence, il paraissait en parfaite santé. Mais hélas, il y avait de ces malformations internes très graves... La petite fille devait être sérieusement atteinte car sa fiche mentionnait :

1) l'état de l'enfant nécessite une surveillance médicale particulière.
2) l'état de l'enfant nécessite une surveillance sociale particulière.
3) l'état de l'enfant nécessite une consultation spécialisée.

Le médecin chef avait demandé l'hospitalisation pour examens et l'assistante sociale avait pour mission de négocier cette hospitalisation en ménageant les sentiments des parents.

L'assistante sociale tenta donc d'amener son sujet au moyen de lieux communs tels que :

- Eh oui, les enfants, c'est bien du souci !...

- Heureusement qu'il y a la sécurité sociale, parce que certaines maladies, à l'heure d'aujourd'hui, ça coûte des fortunes !...

- La santé, avec les assurances, ce n'est plus un luxe...

Josiane Kermanach n'accrochait pas. Etait-elle inconsciente ou préférait-elle faire l'autruche ? Oui, c'était sûrement cela, elle se cachait la vérité. Oui, c'était bien dans le genre de ces femmes de pêcheurs qui, d'ordinaire, n'y vont pas par quatre chemins pour dire ce qu'elles pensent que d'ignorer, volontairement, un tel coup du sort. Un enfant anormal, on ne peut pas y croire. On *refuse* d'y croire. L'assistante sociale décida de préciser ses allusions.

- Vous savez, madame Kermanach, il y a des milliers d'enfants handicapés. Et l'Etat fait beaucoup pour eux. Il n'y a pas de honte à cela.

- Bien souvent, avec un peu de bonne volonté, les choses s'arrangent. Il suffit de le vouloir.

- Ce n'est pas un drame quand on sait prendre les choses du bon côté. Nous sommes là pour vous aider.

Josiane Kermanach montrait un intérêt poli, sans plus. Cette attitude énerva l'assistante sociale. Comment faire boire un âne qui n'a pas soif ! Quel métier !

Elle estima avoir suffisamment souffert.

- Je vous laisse quelques papiers à remplir. Je repasserai dans quelques jours.

Dans la soirée, Josiane Kermanach écouta la vacation de Pierre-Jean sur Radio-Conquet («Route pêche, rien à signaler»), fit dîner les enfants, les coucha. Elle alluma le poste de télévision et examina les papiers.

Plusieurs questions la troublèrent particulièrement qui demandaient de choisir un hôpital pour les examens, un établissement pour enfants handicapés où Marine serait *placée*.

Plus tard dans la nuit, elle prit l'enfant dans son berceau et le garda dans ses bras.

Le lendemain matin, elle avait retrouvé sa gaieté naturelle.

Le Dr Walker allait dissiper ce doute. Il y avait un malentendu, une erreur. Là-bas, dans les bureaux, ils s'étaient trompés. C'est tellement facile, avec ces fiches qui n'ont que des numéros. Et puis le Dr Walker n'avait jamais eu l'air inquiet.

Elle téléphona au cabinet où un répondeur automatique la renvoya aux bons soins d'un remplaçant.

Le médecin reçut Josiane Kermanach. Elle lui montra les *papiers*.

- Le Dr Walker ne vous a rien dit ?

Cette question banale de prudence de la part d'un médecin qui tombait des nues glaça la jeune femme.

- Mais quoi ? Qu'est-ce qu'il aurait dû me dire ?...Si mon bébé est malade, dites-le moi !...

- Mais je ne sais pas, madame. Ces formulaires à remplir...Mon confrère a sans doute décelé *quelque chose*... Il n'y a pas de fumée sans feu...

- Il m'aurait prévenue. Il nous connaît depuis assez longtemps...

- Que puis-je vous dire, madame ? Peut-être a-t-il jugé bon de vous laisser dans l'ignorance... Pour ne pas vous inquiéter...

Josiane Kermanach éclata en sanglots.

- Ne vous mettez pas dans des états pareils. Ce n'est sans doute pas bien grave. Il nous suffit d'attendre le retour du Dr Walker pour être fixés. Patientez.

Plus il tentait de rassurer la jeune femme, plus son attitude paraissait empruntée et fausse.

Josiane Kermanach fut bouleversée. C'est en hoquetant de sanglots qu'elle examina sa petite fille. Ses grimaces, ses pleurs étaient ceux de tous les enfants bien portants. Mais alors ?

Son inconscient réfuta les prémices d'une répugnance face à l'inconnu, à l'indéfinissable, au surnaturel. Mais son propre corps lui apparut comme malsain qui avait produit chez son fruit une tare à ce point exceptionnelle que personne ne voulait en parler.

L'assistante-sociale reparut.

Elle trouva Josiane Kermanach défaite, mal coiffée, les yeux gonflés de larmes. Aurait-elle voulu se confier à sa famille, à des amis, qu'elle ne l'aurait pas pu. Parce qu'elle n'avait *rien à dire*. Parler de quoi, de quel mal ? On ne parle pas de choses dont on ne sait même pas le nom.

L'assistante sociale fut satisfaite. Ainsi, cette petite dame avait fini par admettre l'évidence. C'était tant mieux. Et cela simplifiait le travail.

- Alors, vous avez réfléchi ? Comment, vous n'avez pas rempli mes papiers ? Ne vous inquiétez pas, ça ne fait rien, on va le faire ensemble. Avez-vous choisi une date pour l'hospitalisation ? Non, pas encore ? Il ne faut pas trop tarder, vous savez. Et puis attendre, ce n'est pas une solution...

Josiane Kermanach s'entendit répondre que la décision serait prise par son mari. Comme chaque année, il s'arrangeait pour passer les fêtes de fin d'année en famille. Il rentrerait le 23 décembre.

- C'est vous qui décidez... Je repasserai le 26 ou le 27.

Josiane Kermanach reprit espoir. Oui, comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Oui, son costaud d'époux, à coups de poing, ferait rentrer ces cauchemars dans leur trou. Il irait dans *les bureaux*, il casserait tout - OUI, IL LE FERAIT, IL OSERAIT LE FAIRE ! - jusqu'à ce qu'on leur dise *la vérité*.

Il verrait le Dr Walker.

Mais non, il ne le verrait pas, puisque le docteur était en vacances.

Justement, le médecin ne s'était-il pas arrangé pour partir au bon moment ? Pour n'avoir pas à prévenir lui-même la famille que...

La tempête lui asséna un coup fatal. Le chalutier de Pierre-Jean dût se réfugier à Cork pour une durée indéterminée.

Josiane Kermanach prétexta la grippe pour refuser l'invitation de ses beaux-parents à réveillonner. Elle s'enferma avec ses enfants.

Avec sa petite fille, si mignonne, si fragile.

Autant les garçons ressemblaient à leur père, autant Marine était à l'image de sa mère : joli corps menu de future femme.

Et un mal inconnu rongeait cette poupée.

Les garçons auraient préféré voir leur père, explorer son chalutier. Ils boudèrent leurs jouets et se montrèrent très désagréables.

Josiane Kermanach sombra dans une sorte de léthargie.

L'assistante sociale se montra dure. Il le fallait. Elle se comparait parfois à un vétérinaire. Les animaux, eux aussi, refusent de se laisser soigner. Ils ne savent pas que c'est pour leur bien.

Elle décida que Marine serait hospitalisée le lendemain. La chambre était réservée. L'ambulance était retenue. Josiane Kermanach signa tout un tas de papiers.

Le tempête venait d'Irlande. Le soir même, à l'heure où le chalutier de son mari quittait le port de Cork, Josiane Kermanach coucha ses garçons, habilla Marine de ses beaux habits de baptême et se rendit en voiture à la pointe des Naufrageurs.

Le vent de noroît fauchait à la crête des lames des épis effilochés.

La tempête déclamait sa puissance en longs rouleaux qui dressaient contre les roches de la pointe leurs corps trapus et musclés de félins enragés dont les griffes sarclaient le sable et ses galets entrechoqués.

Par sa mère, aux monstres, Marine fut donnée en pature.

Hervé Jaouen



LE PULL OVER ROUGE

Fallait-il faire un film sur l'affaire Ranucci ?

L'exploitation d'un fait divers atroce peut parfois paraître assez louche. Il n'en est rien ici, puisque le film, après le livre-enquête de Gilles Perrault, répond au désir de Ranucci et de sa mère de rouvrir un dossier que la police d'abord, la justice ensuite, a voulu enterrer. D'autre part, comme l'écrit Gilles Perrault, «La justice n'a point de pire ennemi que le silence : c'est la justification première du film de Michel Drach. Dès l'instant que la justice est rendue en notre nom à tous, comme il est normal en démocratie, c'est bien le moins que chacun s'y intéresse et s'éprouve concerné par ses verdicts».

Voilà donc un film d'utilité publique, dont le but principal est **l'Information**, et au delà d'elle, de la remise en question de certains procédés et procédures, et, bien sûr, de la peine de mort elle-même. Le principal mérite de Michel Drach étant d'avoir montré ce qui se cache **effectivement** derrière trois mots qui restent trop souvent une notion abstraite. La longue scène de préparation à l'éxécution, avec son «rituel» ancestral (verre de rhum, cigarette, intervention du prêtre, tonte des cheveux, etc...) nous plonge soudain en pleine barbarie, en nous rappelant que l'éxécution est aussi planifiée par une administration.

On peut penser qu'il est facile de créer l'intérêt puis l'émotion, avec ce genre de sujet et qu'on a tendance à oublier la facture de l'œuvre, car parler de **mise en scène** parait alors gênant.

C'est vrai. Celle de Drach se limite à être fonctionnelle ; sa démarche est juste (et la seule scène «à effets», après le verdict, semble déplacée) et si le film paraît caricatural à certains moments, c'est parce que la justice se donne en spectacle elle-même : policiers, juges, avocats, témoins, public y compris paraissent soudain des guignols face à l'enjeu qui est la décapitation d'un homme de vingt-deux ans. D'autre part, Drach a évité un autre piège en ne cherchant ni à prouver l'innocence de Ranucci, ni à en faire un héros. Le manichéisme des machines style Cayatte est évité. Ce qui est important ce sont les **faits**. Et ici, le spectateur moyen, qu'il croie ou non en l'innocence du guillotiné, risque d'avoir quelques surprises : témoins escamotés, procédures bâclées, procès-verbaux écartés du dossier par la police, vice de forme au procès (l'avocat général ayant repris la parole après la défense) sans oublier l'incroyable erreur de FR3 annonçant la grâce du condamné ; puis téléphonant à la mère soulagée pour annoncer qu'il s'agissait d'une fausse nouvelle.

Gardez en mémoire la déclaration d'Alain Peyrefitte après les **Dossiers de**



l'Ecran du 6 Novembre 1979 («les droits de tout citoyens sont garantis»), puis allez voir **Le pull-over rouge**. C'est un excellent antidote.

F.G.

LE PULL-OVER ROUGE.

France. 1979.
Prod., Scén., Réal. : Michel Drach d'après le livre de Gilles Perrault (ed. Ramsay)
Images : Jean Boffety
Son : Bernard Ortion
Montage : André Gaultier
Musique : Jean-Louis D'Onorio
Dist. : Fort Royal Films et Gaumont
Int. : Serge Avedikian, Michelle Marquais, Claire Deluca, Roland Bertin, Roland Blanche, Pierre Maguelon.

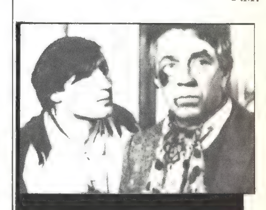
LA VILLE DES SILENCES

Le point de départ de «La ville des silences» a déjà servi à nombres de romans et de films : un «privé» arrive dans une petite ville pour enquêter sur un, puis plusieurs meurtres, et peu à peu il met à jour le pourrissement de toute une société. Par ailleurs, Jean Marbœuf, dont c'est là le troisième long-métrage de cinéma, dit avoir pensé pour ce film à une phrase de Jean Renoir : «Ce qui est important dans un film, ce n'est pas l'histoire, l'histoire, on s'en fout ; ce sont les détails, tous les détails.» De cette rencontre entre un des canevas traditionnels du policier et la phrase de Renoir est donc né «La ville des silences», Marbœuf ayant de beaucoup privilégié Renoir dans son travail d'écriture et de mise en scène. Le film consiste en effet en un foisonnement d'idées et de personnages, qui va jusqu'à prendre parfois les allures d'un véritable délire.

Mais la mise en place d'autant d'éléments ne pouvait se faire qu'au détriment de la structure narrative et de l'épaisseur des personnages. On le regrette d'autant plus que les comédiens sont remarquables, parfaitement dirigés par Marbœuf dont c'est sans doute là une des grandes qualités. Jean-Pierre Cassel en particulier trouve là un de ses meilleurs rôles, et l'utilisation à contre-emploi de Pierre Doris s'avère tout à fait judicieuse. On souhaiterait que le talent de comédiens soit au service d'un scénario plus concis, d'une mise en scène plus maîtrisée, d'un montage plus strict. Il n'en reste pas moins qu'avec ses défauts le film apporte la preuve de ce que Marbœuf est bien un authentique cinéaste, bourré d'idées et de talent, un cinéaste qui ose. Ce sont sans doute cette inspiration et cette audace qui, traditionnellement pourrait-on dire font le plus défaut au cinéma français. Pour peu que Marbœuf sache aller vers plus de rigueur, sans pour autant perdre les qualités d'enthousiasme qui sont les siennes, il y a fort à parier qu'il en étonnera plus d'un dans un proche avenir.

Il reste que le défaut majeur du film semble quant à lui relever d'une des tares héréditaires du cinéma français : ce besoin de tout expliquer, cette volonté d'enfoncer à tout prix le clou. Cela nous vaut dans «La ville des silences» quelques sentences et quelques scènes particulièrement pesantes, qui peuvent sensiblement gâcher le plaisir pris à la projection. Que les cinéastes fassent donc confiance aux spectateurs, ils ont certainement beaucoup à y gagner. Et si, malgré tout cela, «La ville des silences» est, à mon sens, un film à ne pas manquer, c'est que décidément Jean Marbœuf a un sacré tempérament de cinéaste.

P.M.



LA VILLE DES SILENCES

France. 1979.
Production : Central Films/Babylone Films.
Dist. : Les Radio-Cinés «Hermes Films».
Réalisation : Jean Marbœuf
Scénario : Jean Marbœuf d'après le roman «Les héritiers» de Martin Meroy.
Images : Ken Legargeant.
Musique : Igor Stravinsky, Karl Schaffer, Jean-Pierre Dœring.
Montage : Anne-France Lebrun.
Son : Claude Coiffier.
Int. : Jean-Pierre Cassel, Michel Galabru, Michel Duchaussoy, Denis Manuel, Jean-Marc Thibault, Claire Maurier, Pierre Doris, Evelyne Buyle, Amelie Prévost, Vincent Gautier, Bernard Lavalette, Alexandre Rignault, Michèle Simonnet...

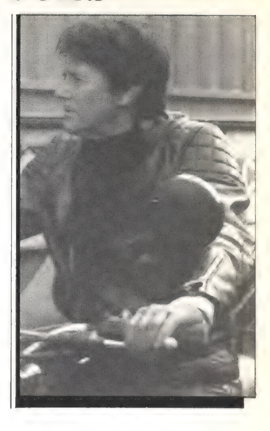
LE PIEGE A CONS

Avec **Le témoin**, Jean-Pierre Mocky avait bénéficié d'un budget confortable et de comédiens renommés. Il revient avec **Le piège à cons** aux amours qui lui sont chères ; un film entre copains, tourné à la va-vite, dans lequel l'inspiration du moment, l'esprit frondeur et la performance des comédiens sont censés remédier à une technique simple, pour ne pas dire défaillante.

Or, cette fois-ci la technique l'est vraiment par trop, défaillante ! Et ce n'est pas le jeu des comédiens (à part Catherine Leprince et Jacques Legras), tous plus caricaturaux les uns que les autres qui peuvent sauver l'entreprise. Mocky est resté indécis entre deux styles : son film joue parfois sur la démesure et d'autres fois sur le réalisme. Quant à lui, sa façon de prêcher aux jeunes finit par devenir lassante.

J'aime le Mocky des films avec Bourvil qui, à coups de comédiens spécialisés dans le «gros rire», ridiculisait les institutions les plus sacrées de la Cinquième. Le Mocky de **Solo** et **L'albatros** séduisait pour avoir osé filmer - quasiment en prise directe sur l'actualité - un sujet jusqu'alors négligé par nos cinéastes. Mais porter sa défroque d'anarchiste comme une décoration a quelque chose de déplaisant. Mocky le sait, qui traite ses gauchistes de 79 d'anciens combattants. Il n'empêche qu'il réendosse sa tenue de **Solo** et nous ressert, dix ans après, la même histoire. Volonté de dire que rien n'a changé en France depuis 68 ou tentative de renouer avec le succès critique et populaire jamais retrouvé depuis **L'Albatros** ? Sous cet angle, c'est réussi. Mocky est aujourd'hui loué par **Le Figaro**.

F.G.



LE PIEGE A CONS

France. 1979.
Réal., Scén. : Jean-Pierre Mocky
Dist. : Audiphone
Collaboration au scénario : Jacques Dreux, Patrick Garnier
Dialogues : Jacques Dreux
Prod. : Audiphone - Seve M. Films
Images : Marcel Weiss
Musique : Stéphane Varegues
Int. : Jean-Pierre Mocky, Catherine Leprince, Bruno Netter, Gérard Hoffmann, Lise Roy, Michel Francini, Lisa Livane.

UNE NOUVELLE INEDITE de D. E. WESTLAKE

La fille de mes rêves

Hier, j'ai acheté un revolver.

Je ne sais plus où j'en suis ; je ne sais vraiment que faire.

J'ai toujours été un jeune homme doux, timide, conservateur et honnête. Depuis maintenant cinq ans - depuis que j'ai quitté l'université par manque de fonds, à dix-neuf ans - je suis employé au rayon des chemises de *Willis & DeKalb*, Vêtements pour Hommes, Succursales dans les Principales Villes, et je dois dire que d'une façon générale je m'estime satisfait de mon sort. Même si, dernièrement, le nouveau directeur, Mr Miller, m'a paru quelque peu crispant - le mot n'est pas trop fort - le travail lui-même a toujours été agréable et je me voyais très bien continuant à mener une petite vie paisible à cette même place.

Je n'ai jamais été un grand rêveur, ni le jour ni la nuit. Les songes, les rêveries sont les manifestations d'une ambition ou d'un désir trop grands, choses dont j'ai heureusement toujours été préservé. Et la science a beau nous assurer qu'une partie de nos nuits de sommeil se passe à fabriquer des rêves, il faut croire que les miens sont particulièrement anodins, voire même ennuyeux, car je me les rappelle rarement le matin.

Je dirais que ma vie a commencé à changer à partir du moment où le vieux Mr Randmunson, l'ancien directeur de notre succursale de *Willis & DeKalb*, a pris sa retraite et a été remplacé par Mr Miller, un étranger de la branche d'Akron.

D'apparence robuste, Mr Miller a des joues et un nez rubiconds, une poignée de main douloureusement ferme, une voix rugissante et un rire agressif. Bien qu'il n'ait pas encore trente-cinq ans, il s'exprime et se comporte avec l'autorité et l'assurance d'un homme beaucoup plus âgé, et il ne fait pas mystère de son ambition de devenir un jour directeur général de toute la chaîne. Notre petite succursale ne représente pour lui qu'une étape, un simple échelon à gravir pour aboutir au succès.

Dès son premier jour au magasin, il vint me voir, exubérant, imposant et suprêmement sûr de lui. Il me demanda mon opinion sur tout, discuta affaires, géographie, loisirs, m'offrit une cigarette et me donna une grande claque dans le dos en disant : «Nous allons bien nous entendre, Ronald ! Tout ce que je vous demande, c'est de continuer à écouler ces chemises. -

- Oui, Mr Miller.

- Et remettez-moi dès demain matin un inventaire détaillé par styles et par tailles.

- Monsieur ?

- N'importe quand avant midi», acheva-t-il d'un ton insouciant. Puis il éclata de rire et me donna une claque dans le dos. «Nous allons avoir ici une équipe formidable, Ronald, une équipe de tout premier ordre !»

Deux nuits plus tard, je rêvai pour la première fois de Delia.

Ce soir-là, j'allai me coucher comme d'habitude à minuit moins vingt, après avoir écouté les informations sur la sixième chaîne. J'éteignis la lumière, je m'endormis et le rêve commença, avec une clarté et une simplicité extrêmes. Dans mon rêve, je roulais en voiture sur Western Avenue. Tout était incroyablement réaliste : la lumière du jour, les voitures garées dans le parking et qui brillaient au soleil. Ma Plymouth de six ans déviait un petit peu sur la droite, exactement comme dans la réalité. J'avais conscience de rêver, mais c'était quand même bien agréable de rouler sur Western Avenue par une aussi belle journée de printemps.

Un cri me fit sursauter et mon pied appuya instinctivement sur le frein. Non loin de là, sur le trottoir, un homme et une jeune fille se battaient. L'homme essayait de lui arracher un paquet mais elle résistait de toutes ses forces, les deux bras serrés autour de son bien. De nouveau, elle poussa un cri. Le paquet était enveloppé dans du papier brun et avait à peu près les dimensions et la forme des cartons à costumes de chez *Willis & DeKalb*.

J'insiste bien sur le fait que tout était très réaliste, jusque dans les moindres détails. Il n'y avait pas de ces raccourcis dans le temps ou dans l'espace comme il y en a généralement dans les rêves ; pas d'impossibilités non plus, ni de détails fantaisistes.

Il n'y avait personne d'autre sur le trottoir ni aux alentours ; je réagis presque sans réfléchir. Garant ma Plymouth le long du trottoir, je bondis sur la chaussée, contournai la voiture et me jetai sur l'agresseur. Vêtu d'un pantalon de velours côtelé marron et d'un blouson en cuir noir, il n'était pas rasé et avait une mauvaise haleine.

«Laissez-la tranquille !» criai-je tandis que la fille continuait à hurler.

L'homme fut contraint de lâcher le paquet pour me faire face. Il m'administra une violente bourrade qui me fit tituber en arrière, impuissant, exactement comme cela se serait passé dans la réalité ; pendant ce temps, la fille lui envoyait une volée de coups de pied dans les tibias. Dès que j'eus recouvré mon équilibre, je m'élançai de nouveau sur lui, mais il renonça à la bagarre. Faisant volte-face, il s'enfuit en courant le long de Western Avenue et disparut dans le parking.

Haletante, le paquet toujours serré contre sa poitrine, la jeune fille se tourna vers moi avec un sourire plein de gratitude et me dit : «Comment pourrai-je jamais vous remercier ?»

Quelle fille ravissante ! C'était la fille la plus belle que j'eusse jamais vue, avant ou depuis lors. Elle avait des cheveux auburn et un visage adorable, des yeux profonds, couleur noisette claire, de minces poignets dont chaque os délicat se dessinait sous la peau tendre. Elle portait une robe d'été bleue et blanche et des souliers blancs. Des larmes d'argent pendaient de ses oreilles exquises.

De ses yeux tendres, chauds et amicaux, elle me dévisagea ; de ses lèvres, faites pour être embrassées, elle me sourit. Puis, d'une voix aussi suave que le miel, elle me dit : «Comment pourrai-je jamais vous remercier ?»

Et le rêve s'arrêta là, sur un gros plan extrêmement rapproché du visage de ma Delia.

Le lendemain matin, je me réveillai dans un état de complète euphorie. Le rêve était encore présent dans mon esprit dans le moindre détail, et je me rappelais plus particulièrement l'expression de son ravissant visage à la fin. Ce visage me tint compagnie toute la journée - une journée qui sans cela n'aurait été qu'amertume, car ce fut ce jour-là que Mr Miller donna les deux semaines de préavis à mon collègue et ami Gregory Shostrill, qui travaillait avec moi au magasin. Bien entendu, tout comme

les autres employés, je fus indigné qu'un aussi vieux et loyal serviteur eût été renvoyé de façon aussi sommaire, mais dans mon cas cette injustice fut tempérée par le souvenir persistant du merveilleux rêve de la nuit précédente.

Je n'avais pas imaginé une seconde revoir la fille de mon rêve ; elle me revint la nuit suivante, pourtant, et mon étonnement fut à la mesure de mon ravissement. J'allai me coucher ce soir-là à mon heure habituelle, puis je m'endormis et le rêve commença. Il débuta exactement là où il s'était terminé la nuit précédente, au moment où la belle jeune fille me disait : «Comment pourrai-je jamais vous remercier ?»

Je réagissais maintenant à deux niveaux de la conscience, comme si ma personnalité s'était dédoublée. Mon premier «moi» - celui qui était conscient de rêver - était éberlué de constater que le rêve reprenait comme si une journée ne s'était pas écoulée entretemps, comme s'il n'y avait eu aucune interruption dans le déroulement de l'histoire. Mon second «moi» - celui qui était un acteur du rêve et non plus un observateur - considérait cette suite d'évènements comme parfaitement logique et réagissait fort naturellement.

Ce fut ce second «moi» qui répondit : «N'importe qui en aurait fait autant», et ajouta : «Puis-je vous conduire quelque part ?»

Là, je dois reconnaître que le rêve commençait déjà à être beaucoup moins réaliste. En effet, je parlais avec cette adorable créature sans me forcer, sans bafouiller, sans rougir, sans être paralysé par la panique ; or cela ne se serait certainement pas passé ainsi dans la vie réelle. Si je m'étais trouvé pour de bon dans cette situation, peut-être aurais-je attaqué l'agresseur comme je l'avais fait dans le rêve ; mais après, resté seul avec cette fille superbe, j'aurais simplement été capable de garder un silence embarrassé et de sourire d'un air contraint.

Mais dans le rêve, il en allait autrement. Dans le rêve, c'était avec un parfait naturel que je lui proposai de la déposer quelque part.

«Si cela ne doit pas vous faire faire un trop grand détour...

- Pas le moins du monde, lui assurai-je. Où allez-vous ?

- Chez moi, répondit-elle. A Summit Street. Voyez-vous où c'est ?

- Bien sûr. C'est justement sur mon chemin.»

Ce n'était pas vrai du tout. Summit Street était une petite rue perdue au cœur de Oaks Hills, un quartier résidentiel, et il n'y avait aucune raison d'emprunter cette rue - à moins d'aller précisément à Summit Street.

Je lui dis néanmoins que c'était sur mon chemin et elle accepta gentiment de monter. Lorsque je lui ouvris la portière, je remarquai que ma Plymouth était inhabituellement propre ; je fus heureux de m'être enfin décidé à la faire laver. Je remarquai également que les housses des sièges étaient neuves ; je ne me rappelais pas les avoir achetées, mais elles étaient très élégantes et je me félicitai d'en avoir fait l'emplette.

Tandis que nous roulions dans Western Avenue, je me présentai. «Je m'appelle Ronald. Ronald Grady.

- Delia, me dit-elle en souriant. Delia Wright.

- Bonjour, Delia Wright.»

Son sourire s'élargit. «Bonjour, Ronald Grady.»

Elle tendit la main et, l'espace d'une seconde, ses doigts effleurèrent mon poignet droit.

Le rêve se poursuivit de la façon la plus naturelle du monde. Nous bavardâmes de choses et d'autres : les universités que nous avions fréquentées, notre commun étonnement de ne jamais nous être rencontrés auparavant. Arrivés à Summit Street, elle m'indiqua sa maison et je m'arrêtai devant le porche. «Voulez-vous entrer prendre une tasse de café ? proposa-t-elle. J'aimerais que vous fassiez la connaissance de ma mère.

- Cela m'est vraiment impossible maintenant, répondis-je avec un sourire de regret. Mais si vous ne faites rien ce soir, je pourrais peut-être vous emmener au restaurant et au cinéma ?

- J'en serai ravie, dit-elle.

- Moi aussi.»

Nos regards se rencontrèrent, le temps parut s'arrêter - et le rêve s'interrompit.

Je me réveillai le lendemain matin avec une agréable sensation de chaleur au poignet droit ; je sus que c'était parce que la main de Delia s'était posée à cet endroit. Je pris mon petit déjeuner avec plus d'entrain que d'habitude et je fis même sursauter ma mère - je continue à habiter à la maison avec ma mère et ma sœur aînée, ne voyant aucune raison de dépenser de l'argent pour me loger - et je fis sursauter ma mère, donc, en sifflant bruyamment pendant que je m'habillais. Puis je me rendis à mon travail, d'une humeur aussi ensoleillée qu'on peut l'imaginer.

Une humeur que Mr Miller, quelques heures plus tard, parvint à assombrir.

Je suis rentré tard de déjeuner, je le reconnais. Les vendeurs du magasin d'accessoires de voiture m'avaient assuré qu'ils pourraient poser les nouvelles housses de sièges en un quart d'heure, alors qu'en fait il leur fallut plus d'une demi-heure. Mais après tout, c'était la première fois en cinq ans que j'arrivais en retard et les remontrances de Mr Miller me parurent disproportionnées à la cause. Il me sermonna pendant presque une demi-heure, et il continua à faire allusion à l'incident pendant les deux semaines suivantes.

Mais j'aurais pris encore bien plus mal l'attitude de Mr Miller si je n'avais eu, pour me rappeler Delia, cette sensation de chaleur au poignet. Je pensai à Delia, à sa beauté, à sa douceur, à la confiance et au bien-être que j'éprouvais en sa compagnie, et cela me permit d'affronter la tempête Miller avec une sérénité beaucoup plus grande qu'on aurait pu s'y attendre.

Ce soir-là, je prêtai à peine attention aux informations de vingt-trois heures. Je restai cependant jusqu'à la fin, car je craignais qu'un changement dans mes habitudes ne provoquât un flot de questions indiscrètes de la part de ma mère. Mais dès que la speakerine m'eut souhaité une bonne nuit, j'allai directement me coucher et m'endormis aussitôt.

Et Delia revint. Je n'avais pas osé espérer que le rêve se poursuivrait une troisième nuit, et pourtant il continua, de la plus délicieuse façon...

Cette fois, le rêve fit un bond dans le temps. Délaissant les longues heures tristes et inutiles que je ne passais pas avec Delia, ces heures aussi mornes et vides que le monde réel, il débuta cette nuit-là par mon arrivée à Summit Street à sept heures pile - heure de notre rendez-vous - au moment où Delia venait m'ouvrir la porte.

De nouveau, le rêve fut étonnamment réaliste. Le smoking blanc que je portais ne faisait pas partie de ma garde-robe dans la réalité, mais à part cela tout était exactement comme dans la vie.

Dans le rêve de cette nuit-là, nous allâmes dîner ensemble chez Astoldi, un coûteux restaurant italien où je n'étais allé - à l'état de veille - qu'une seule fois, à l'occasion du banquet d'adieu offert en l'honneur de Mr Randmunson pour son départ à la retraite. Mais ce soir-là, je me comportais - et je me sentais, ce qui était tout aussi important - comme si j'avais l'habitude de dîner chez Astoldi deux fois par semaine.

Le rêve se termina au moment où nous quittions le restaurant pour nous rendre au théâtre.

La journée du lendemain, et celles qui suivirent, passèrent dans une sorte de brouillard. Je ne faisais même plus attention à l'agressivité permanente de Mr Miller. Je m'achetai un smoking blanc, quoique dans la vie de tous les jours je n'en eusse pas l'usage. De même, après m'être vu dans mon rêve vêtu d'une cape bleu nuit, je m'achetai trois capes identi-

ques, que je suspendis dans mon placard.

Pendant ce temps, le rêve se poursuivait sans interruption d'une nuit sur l'autre, en omettant systématiquement les moments où je n'étais pas avec ma Delia. En revanche, chacune des heures que je passais en sa compagnie étaient intégralement présentées, par ordre chronologique et avec un grand réalisme.

Naturellement, il y avait de petites exceptions au réalisme : le fait, par exemple, que je fusse parfaitement à l'aise avec Delia. Et le fait que ma Plymouth rajeunisse de nuit en nuit, au point qu'elle cessa bientôt de dévier sur la droite.

Ce premier rendez-vous avec Delia fut suivi d'un second, puis d'un troisième. Nous allâmes danser ensemble, nager ensemble, nous allâmes faire du canotage sur un lac et nous promener dans les montagnes à bord de sa Porsche décapotable. Je l'embrassai, et ses lèvres étaient d'une indescriptible douceur.

Je la vis sous tous les éclairages possibles, dans toutes les situations possibles. Plongeant dans une piscine d'un vert de jade, sa silhouette se découpant, l'espace d'un battement de cœur, sur un fond de ciel bleu. Dansant dans une longue robe blanche qui balayait le sol autour d'elle, le profond décolleté mettant en valeur ses seins bronzés. A genoux dans le jardin de sa maison, en short et chemiser vert pâle, les mains gantées de caoutchouc, avec de la terre sur le bout du nez et sur les joues, agitant une pelle et riant aux éclats. Au volant de sa Porsche blanche, les yeux brillants de joie et de malice, ses longs cheveux auburn flottant au vent.

Le rêve - le Rêve - devint pour moi plus exaltant que la réalité ; infiniment plus exaltant. Dans le rêve, il n'y avait pas de précipitation, pas de sarcasmes, pas d'angoisse. Delia et moi nous étions amoureux, nous étions amants - bien que nous n'ayons pas encore vraiment vécu ensemble. J'étais calme et confiant, patient et sûr de moi ; je n'étais nullement pressé de posséder ma Delia. Je savais que cela viendrait en son temps, et dans nos moments de tendresse je lisais dans ses yeux qu'elle le savait aussi et qu'elle n'avait pas peur.

Lentement, nous apprîmes à nous connaître. Nous nous embrassâmes, je la tins serrée contre moi, mon bras autour de sa taille mince. Je lui effleurai les seins et, une nuit, sur une plage déserte éclairée par la lune, je caressai ses jambes adorables.

Comme je l'aimais, ma Delia ! Comme j'avais besoin d'elle ! Elle était l'antidote nécessaire à l'amertume de mes journées.

C'était Mr Miller, bien sûr, qui gâchait mes journées, aussi irrésistiblement que Delia adoucissait et enchantait mes nuits. Notre magasin fut bientôt méconnaissable : la plupart des anciens employés étaient partis, d'autres les avaient remplacés, et de nouvelles méthodes avaient été instaurées partout. Je crois que si on me garda, ce fut uniquement parce que je subissais en silence les sarcasmes de Mr Miller, sa voix nasillarde, son sourire tordu et ses yeux implacables. Il était tellement pressé de décrocher la présidence de la firme, il était tellement obsédé par l'idée de faire main basse sur *Willis & DeKalb* que cela le poussait à commettre des excès défiant l'imagination.

Mais j'étais, sinon totalement immunisé, du moins relativement protégé contre les flèches psychologiques que me décochait Mr Miller. Le bonheur paisible que me procurait le Rêve me permettait de tout supporter, même les pires journées au magasin.

Autre conséquence, je me découvris plus sûr de moi avec les personnes que je côtoyais dans la journée. Les clientes, ainsi que les nouvelles - et fort séduisantes - employées, commençaient à me faire sentir que je ne les laissais pas totalement indifférentes. Il va sans dire que je restai fidèle à ma Delia, mais c'était tout de même agréable de savoir que des possibilités s'offriraient à moi dans la vie réelle si jamais j'en éprouvais le désir.

De toute façon, je ne doutais pas un instant que Delia ne suffise à me satisfaire pleinement.

C'est alors que tout commença à changer. Lentement, très lentement... Si lentement que je ne saurais dire depuis combien de temps la marée avait commencé à refluer lorsque je m'en aperçus pour la première fois. Je le vis tout d'abord dans ses yeux - oui, dans ses yeux. Eux qui, avant, faisaient penser à des lacs accueillants et sans fond, étaient devenus ternes, indifférents et opaques. Je n'y discernais plus la beauté et la candeur d'autrefois. Et de temps à autre, je surprenais sur son visage un froncement pensif, une expression de douloureuse inquiétude.

«Qu'y a-t-il ? lui demandais-je. Dites-le moi. Si je peux faire quelque chose...

- Ce n'est rien, insistait-elle. Vraiment, mon chéri, ce n'est rien du tout.» Et elle m'embrassait vivement sur la joue.

Durant cette période, tandis que les choses empiraient inexplicablement dans le rêve, une lente amélioration se faisait sentir au magasin. Tous les employés renvoyés étaient maintenant partis, leurs remplaçants étaient arrivés et faisaient convenablement leur boulot, les nouvelles méthodes étaient rôdées et tout le monde s'y habituait. Mr Miller semblait lui aussi s'adapter de mieux en mieux à sa nouvelle situation et au nouveau magasin. Il éprouvait de moins en moins le besoin de se défouler de son agressivité et de son sentiment d'insécurité. Il en était même arrivé à m'éviter pendant plusieurs jours d'affilée, comme s'il se sentait un peu honteux de sa dureté passée.

Ce qui était très bien mais sans intérêt pour moi. Ma vie de tous les jours, mon travail, n'étaient rien d'autre que le complément nécessaire de mon rêve. C'était le rêve qui importait ; or le rêve n'allait pas bien, pas bien du tout.

En fait, il allait même de mal en pis. Delia commençait à annuler nos rendez-vous et à se trouver des excuses quand je lui demandais de sortir avec moi. Les regards pensifs, les expressions lointaines, les mouvements d'impatience réprimée - tout cela devenait de plus en plus fréquent. Je passais des séquences entières de mon rêve seul dans ma chambre - je n'étais jamais seul les premières nuits ! - à faire les cent pas, attendant un coup de téléphone promis qui ne venait jamais.

Que se passait-il donc ? Je l'interrogeai, encore et encore, mais elle éludait toujours mes questions, elle fuyait mon regard, mes bras. Si je la pressais, elle me répondait que ce n'était rien, rien du tout, et l'espace d'un instant elle redevenait comme avant, ravissante et gaie, et j'en arrivais à croire que mon imagination me jouait des tours. Mais cela ne durait qu'un instant ; aussitôt, les regards pensifs, l'attitude distante, l'impatience, les excuses - tout recommençait.

Jusqu'à avant-hier soir. Nous étions installés dans sa décapotable, sous une pleine lune, au sommet d'une sombre falaise dominant la mer, quand soudain je décidai d'en avoir le cœur net. «Delia, dites-moi la vérité. Il faut que je sache. Y a-t-il un autre homme ?»

Elle me regarda et je crus un instant qu'elle allait encore une fois protester, tout nier en bloc ; mais cette fois, elle en fut incapable. Elle baissa la tête. «Je suis désolée, Ronald, dit-elle, d'une voix si basse que j'eus du mal à saisir ses paroles. Oui, il y a un autre homme.

- Qui ?»

Elle releva la tête et posa sur moi un regard où se lisait un mélange de remords, de pitié et d'amour. Puis elle répondit : «C'est Mr Miller».

J'eus un mouvement de recul. «Quoi ?

- J'ai fait sa connaissance au country-club, expliqua-t-elle. Je n'y peux rien, Ronald... Dieu sait si je voudrais n'avoir jamais rencontré cet homme ! Il a une sorte de pouvoir hypnotique, il me tient à sa merci. Le premier soir, il m'a emmenée dans un hôtel et...»

Alors elle me raconta tout : chaque acte, chaque requête, sans omettre les détails les plus révoltants. Et j'avais beau me tortiller et me débattre, j'avais beau m'évertuer et supplier, je n'arrivais pas à me réveiller, je n'arrivais pas à faire cesser le rêve. Delia me raconta tout ce qu'elle avait fait avec Mr Miller. Elle m'expliqua qu'elle était incapable de lui refuser ce qu'il demandait, alors qu'elle n'éprouvait pour lui que du dégoût et que c'était *moi* qu'elle aimait ; elle me parla de ses fréquents rendez-vous avec lui, nuit après nuit, quand elle passait directement de mes bras dans les siens. Elle me parla de leur prochain rendez-vous, prévu plus tard cette même nuit dans le motel où tout avait commencé, et elle me dit avec une amère lucidité que, bien que je fusse maintenant au courant, *elle irait quand même le retrouver.*

Puis, enfin, sa voix monocorde se tut et nous fûmes de nouveau dans le silence, sous la lune, au sommet de la falaise. *Alors* je me réveillai.

Cela se passait avant-hier soir. Hier, je me suis levé comme d'habitude - que pouvais-je faire d'autre ? -, je suis allé au magasin comme d'habitude et je me suis comporté normalement à tous points de vue. Que pouvais-je faire d'autre ? J'ai de nouveau été frappé par l'attitude fuyante de Mr Miller à mon égard, mais j'en connais maintenant le motif : c'est parce qu'il se sent coupable. Naturellement, Delia lui avait parlé de moi ; elle m'a expliqué tout cela pendant sa confession, me racontant comment Mr Miller avait éclaté d'un rire méprisant quand il avait appris que «ce nigaud de Ronald» n'avait jamais couché avec elle. «Il ne sait pas ce qu'il rate !» s'était-il écrié, en riant de plus belle.

A l'heure du déjeuner, je suis passé en voiture devant le motel dont elle m'a donné le nom ; c'est une sordide maison en stuc, peinte en bleu criard. Non loin de là il y avait un armurier ; sous l'impulsion du moment, je me suis arrêté devant la boutique et j'ai acheté un revolver Iver Johnson Trailsman. Le vendeur a chargé l'arme et m'a fait un paquet, que j'ai mis dans la boîte à gants de ma voiture. Hier soir, j'ai discrètement transporté le revolver dans la maison et je l'ai caché dans ma chambre, dans un tiroir de la commode, sous une pile de chandails.

Et la nuit dernière, comme d'habitude, j'ai rêvé. Mais dans mon rêve, je n'étais pas avec Delia. Dans mon rêve, j'étais seul dans ma chambre, assis au bord du lit, le revolver à la main, écoutant ma mère et ma sœur se préparer pour la nuit, attendant que la maison retombe dans le silence.

Dans mon rêve de la nuit dernière, je tenais le revolver à la main, fermement décidé à m'en servir. Dans mon rêve de la nuit dernière, je n'avais pas laissé ma Plymouth dans l'allée comme je le fais d'habitude, mais je l'avais garée un pâté de maisons plus loin. Dans mon rêve de la nuit dernière, j'attendais que ma mère et ma sœur soient endormies pour me glisser silencieusement hors de la maison, courir à ma Plymouth, me rendre à ce motel et entrer dans la chambre 7 - Delia m'avait dit que cela se passait toujours dans la même chambre, la chambre 7 - où j'avais l'intention de tuer Mr Miller.

Dans mon rêve de la nuit dernière, j'entendais ma mère et ma sœur s'affairer dans la cuisine, puis dans la salle de bains et dans leurs chambres respectives. Dans mon rêve de la nuit dernière, la maison, lentement, graduellement, devenait enfin silencieuse ; alors je me mettais debout, je glissais le revolver dans ma poche et m'apprêtais à sortir de la pièce... Le rêve s'était arrêté à ce moment-là.

Aujourd'hui, j'ai été très angoissé. J'aurais voulu parler à Mr Miller, mais je n'ai pas osé ; je ne savais pas trop que faire ensuite, ni dans quelle vie le faire. Si je tue Mr Miller dans le rêve ce soir, sera-t-il quand même au magasin demain, avec ses remords et son mépris ? Si je tue Mr Miller dans le rêve ce soir et s'il est au magasin demain, deviendrai-je fou ? Si je n'arrive pas à tuer Mr Miller, quelque part, par un moyen

quelconque, comment pourrai-je continer à vivre ?

En rentrant à la maison après le travail ce soir, je n'ai pas laissé la Plymouth dans l'allée comme je le fais d'habitude. Je l'ai garée à un pâté de maisons d'ici. J'ai eu le cerveau en ébullition toute la soirée mais je me suis comporté normalement ; et après les informations de vingt-trois heures je suis monté ici, dans ma chambre.

Mais j'ai eu peur de m'endormir, peur de rêver. J'ai pris le revolver dans le tiroir et je suis resté assis là, à écouter ma mère et ma sœur qui se préparent pour la nuit.

Entre Delia et moi, les choses pourront-elles redevenir comme avant ? Le souvenir de ce qui s'est passé pourra-t-il jamais être effacé ? Je tourne le revolver entre mes mains et je scrute son canon noir tout en me posant ces questions. Si je pouvais faire en sorte de ne jamais me réveiller, continuerais-je à rêver ? Mais le rêve n'irait-il pas en empirant encore au lieu de s'améliorer ?

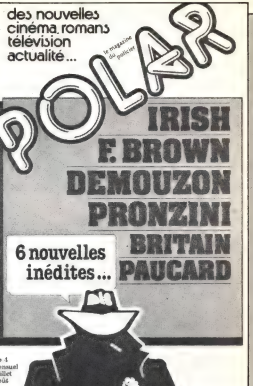
Un léger doute s'insinue dans mon esprit : y a-t-il une possibilité - même infime - que Delia ne soit pas ce qu'elle paraît être, qu'elle n'ait jamais été réelle, qu'elle ne soit qu'un succube venu me détruire par l'intermédiaire de mon rêve ?

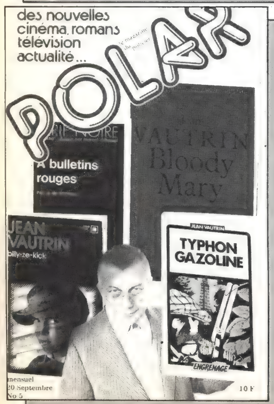
La maison est silencieuse. L'heure est tardive. Si je reste éveillé, si je me faufile hors de la maison pour me rendre au motel, que trouverai-je dans la chambre 7 ?

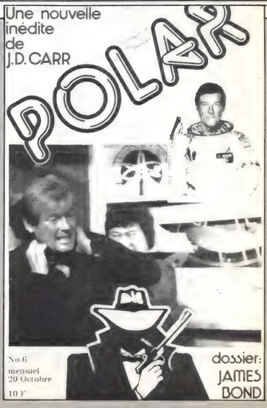
Et qui tuerai-je ?

The Girl of my Dreams
Traduit par Gérard de Chergé


des nouvelles
cinéma. romans
télévision
actualité...
le magazine du policier
POLAR
dossier:
Robert BLOCH
PSYCHOSE
"Psychose" d'Alfred Hitchcock tiré du roman de Robert Bloch
No 3
mensuel
20 Juin
10 F

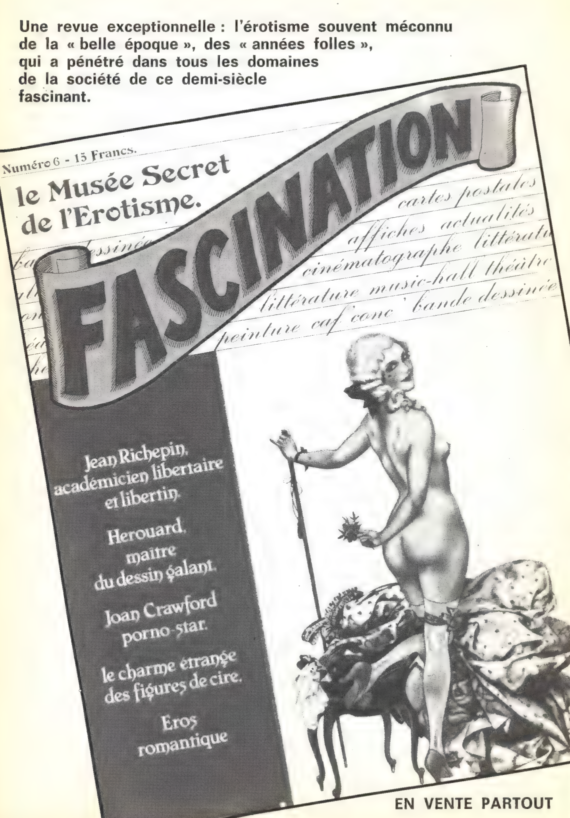

des nouvelles
cinéma. romans
télévision
actualité...
le magazine du policier
POLAR
IRISH
F. BROWN
DEMOUZON
PRONZINI
BRITAIN
PAUCARD
6 nouvelles inédites...
No 4
mensuel
Juillet
Août
10 F


des nouvelles
cinéma. romans
télévision
actualité...
le magazine du policier
POLAR
A bulletins rouges
VAUTRIN
Bloody
Mary
JEAN VAUTRIN
billy-ze-kick
JEAN VAUTRIN
TYPHON GAZOLINE
ENGRENAGE
mensuel
20 Septembre
No 5
10 F

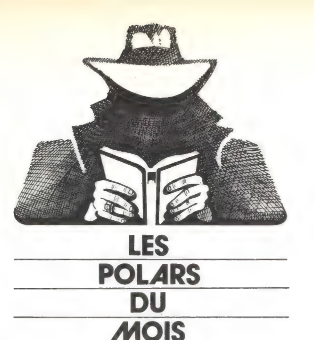

Une nouvelle
inédite
de
J.D. CARR
POLAR
No 6
mensuel
20 Octobre
10 F
dossier:
JAMES
BOND

LE N° 6 VIENT DE PARAITRE

Une revue exceptionnelle : l'érotisme souvent méconnu de la « belle époque », des « années folles », qui a pénétré dans tous les domaines de la société de ce demi-siècle fascinant.



EN VENTE PARTOUT



LES POLARS DU MOIS

«SECTION ROUGE DE L'ESPOIR
de Alain Demouzon.

Dans le numéro de A suivre spécial policier, Demouzon n'est pas cité parmi les auteurs français. Au delà des lacunes et des inexactitudes que comporte l'étude en question, l'absence de Demouzon me semble significative. Il n'y est pas parce qu'on ne sait pas dans quelle catégorie le ranger. Son âge l'empêche d'être mis aux côtés des vénérables ancêtres (Malet, Simonin, Lebrun, Amila, etc...) et sa façon d'aborder la réalité contemporaine le distingue des «contestataires» (Manchette, Vautrin, Jaouen, etc...) Il ne fait pas partie de ceux qui recherchent une nouvelle écriture (Prudhon) et n'est pas non plus du côté des réactionnaires (A.D.G.). Bref, Demouzon est un des rares professionnels du genre, capable de passer d'un sujet à l'autre avec la même simplicité de style et la même efficacité tranquille. Ça lui suffit, à nous aussi.

Ce n'est pas Section rouge de l'espoir qui risque d'intégrer Demouzon à un groupe quelconque. Comme beaucoup de ses confrères, il refuse le mythe d'une France grande et généreuse, peuplée de gens admirables ; il peint tout un petit monde «bien de chez nous» avec une ironie qui fait mouche presque à tous les coups. Mais il ne s'arrête pas là ; pour lui les mythes ont la vie dure, et de nouveaux sont tous prêts à prendre la place des anciens ; et il n'est pas prêt d'accepter celui, teinté de romantisme, des révolutionnaires de l'après-Mai 68.

Demouzon se méfie de toutes les déclarations d'intentions. Pour lui, de grandes tirades justificatrices ne modifient pas la nature des actes. C'est pourquoi il dépeint un petit groupe de terroristes avec une dérision qui, tout en n'empêchant pas une certaine tendresse, implique du moins une vision qui se veut lucide et un refus énergique de la démagogie.

Dans cette optique, l'aboutissement logique de la randonnée sanglante de la «Section rouge de l'espoir» ne peut être une hécatombe grandiose décrite dans une envolée lyrico-déconnante, mais un pétard mouillé, un constat d'amertume entre chagrin et pitié. Et qu'on le veuille «rouge» ou non, l'espoir semble aujourd'hui plus loin que jamais.

F.G.

«Section rouge de l'espoir»
de Alain Demouzon
Editions Flammarion



«CES CHOSES-LA NE SE FONT PAS»
de Ruth Rendell

Bien qu'unanimement reconnue par la critique anglo-saxonne comme un auteur important, Ruth Rendell est restée en France dans un anonymat relatif. Publiés dans diverses collections, plusieurs de ses ouvrages (notamment **La danse de Salomé**, découvert par M.B. Endrèbe) ont attiré l'attention sans pour autant porter l'auteur sur le devant de la scène. Ce qui est injuste ; car même si ses romans sont de valeur inégale, Ruth Rendell arrive presque toujours à y glisser des passages attachants et insolites.

Insolite est le qualificatif qui convient à la nouvelle que nous avons publiée dans le numéro 3 de **Polar** ; c'est aussi celui qui s'applique au recueil de nouvelles publié par Le Masque, et excellemment traduit par Gérard de Chergé. Pas spécialement policières, ces nouvelles. Mais toutes frappées au point de la cruauté, comme seules savent la distiller les femmes anglo-saxonnes. Les choses qui ne se font pas sont en effet (et entre autres) : tuer sa femme et faire exécuter l'amant pour le crime en question, laisser mourir la femme qu'on aime parce-que son amour un peu trop possessif finit par nuire à votre carrière, s'imaginer revivre Macbeth dans le rôle de la victime, tuer sauvagement quelqu'un pour un verrou non fermé etc... Toutes démarrent avec des scènes de la vie quotidienne pour virer soudain au cauchemar, parce-que tout le monde sait que l'équilibre entre la vie «normale» et la folie est précaire et qu'il suffit d'un rien pour peindre les choses en noir. Tendres et cruelles, telles sont les nouvelles de R. Rendell, avec deux sommets : **Le voile noir** et **La mère de vinaigre**.

F.G.

«Ces choses-là ne se font pas»
(«The fallen curtain and other stories»)
de Ruth Rendell
Le Masque No 1582
Librairie des Champs-Elysées



«LE CRIME D'ANTOINE»
de Dominique Roulet.

Le crime d'Antoine est un livre intéressant, mais qui n'aurait sans doute pas dû paraître dans une collection intitulée «sueurs froides». Ce n'est en effet pas le suspense qui intéresse l'auteur, mais la description de l'amour fou qui unit deux êtres qui ne se rencontrent pas tout à fait par hasard. Cette passion, exprimée dans un style littéraire qui recherche des images aussi poétiques qu'insolites, relègue nettement au second plan l'aura de mystère qui entoure l'héroïne. De même, les personnages maléfiques ne sont que des silhouettes que l'auteur semble négliger volontairement. Préoccupé des sentiments de ses personnages, il oublie les règles du «thriller» en ne faisant pas ressentir la tangibilité de la menace qui doit plonger les héros en plein cauchemar.

Le «cauchemar», il arrive dans le dernier quart du livre. La machination est originale, et soudain tout se dénoue avec une rapidité contrastant avec ce qui précède. La chute atteint même une certaine émotion.

F.G.

«Le crime d'Antoine»
de Dominique Roulet
Coll. «sueurs froides»
Editions Denoël



«BABEL-VILLE»
de Joseph Bialot.

Un deuxième livre. C'est terrible un deuxième livre. Tous les auteurs vous le diront. Surtout si le premier a marché ; et celui de Bialot, «Le salon du prêt-à-saigner» (Super Noire No 110) a si bien marché qu'il lui a valu cette année le Grand Prix de Littérature Policière. Alors vous pensez, tout le monde l'attend au tournant et je me suis toujours dit que ce devait être une source d'angoisse incroyable que de remettre son deuxième manuscrit à un éditeur. Surtout si le dit éditeur, Gallimard, n'a pas publié un seul roman français dans sa collection policière depuis «Le salon du prêt-à-saigner» ! Bialot nous y décrivait si bien et avec violence ce quartier du Sentier, lieu haut en couleurs, de préférence le rouge.

Et pour cette saison, la tonalité de la collection de Monsieur Bialot est toujours au rouge, le même, ce rouge sale, ce rouge pur, ce rouge poisseux, ce rouge trop rouge comme les films de Godard. Mais un rouge sur fond blanc, le blanc de neige qui recouvre cet autre Paris de Bialot, Belleville. Belle ville, oui, il la trouve belle, lui qui la connait comme sa poche et qui aime à la faire connaitre (si l'on en croit ses amis, Prudon ou Vautrin), va nous faire partager le temps d'un livre sa passion/répulsion pour ce babel-ville. Mais attention, il laisse les anecdotes au rayon des accessoires et ne part à la recherche que de la mémoire collective de ce Belleville.

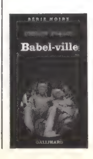
Au cœur du quartier, Bernard qui, en attendant Florence, sa compagne, qui ne rentre pas, va se trouver au centre de cette série d'assassinats sauvages au hachoir à viande. Et Bialot va nous entrainer dans une histoire un peu rocambolesque, un peu fantastique que je trouve, sur le plan de l'anecdote, un peu faiblarde et même assez mal foutue. Mais l'essentiel est d'ailleurs, du côté de la vraie histoire. Celle de ce Belleville que vont découvrir les deux flics, Brancion et Chaligny.

Bialot nous entraine dans un infernal jeu de va-et-vient entre ce Belleville d'avant guerre et cette ville présente terrorisée par la violence du rodeur assassin. Posément, Bialot tire les fils emmêlés et le passé profond secret, obsessionnel de Belleville apparaît, se mêle au présent. Progressivement, la clef de la véritable énigme apparaît, en douceur, la même douceur que celle, tranchante, du fil du rasoir : cette violence de l'assassin n'estelle pas dérisoire face à ces moments de violence inouïe qui ont pour nom : La Commune, les vagues successives d'émigration, les brassages de cultures. Rupture après rupture, choc après choc. Et pour finir, ce matin-là. Celui de Juillet 42. Des flics français. Que des flics français pour une des plus monstrueuses boucheries de notre passé collectif proche. Comment peut-on encore être flic, en France, après la rafle de ce matin-là.

Joseph Bialot fait remarquablement ressortir cette violence enfouie autrement plus redoutable que le geste spectaculaire et désespéré de son tueur dont la personnalité éclate sous les coups de butoir répétés de ce passé qui le submerge. Et comme le dit son flic, Chaligny : *«Oui, maman ! tu avais raison. J'aurais dû me faire psychiatre, sûr, y'aura jamais de chômage dans ce métier-là.»*

R.B.

«Babel-Ville»
de Joseph Bialot
Série Noire No 1745
Gallimard



LA CHRONIQUE DE Michel LEBRUN



Crimoscopie

Chronologiquement, le roman policier a précédé et inspiré le cinéma. En revanche, par la suite, le cinéma fournit aux romanciers une nouvelle façon d'écrire, plus elliptique, plus efficace, débarrassée de pas mal de scories littéraires. Cela donna grosso modo l'écriture **Black Mask**. *En outre, le cinéma procurait aux auteurs une source de revenus supplémentaires, d'où des livres plus éclatés, plus spectaculaires. Roman-cinéma ou ciné-roman ? C'est dans le fond la même chose. Quand nous lisons un bon polar, nous attribuons inconsciemment aux personnages le physique de tel ou tel acteur que nous «voyons» dans le rôle : Bogart, Peter Lorre, Marily, Marlène, Elisha Cook Jr, Cagney, Edward G. Robinson . . . . remplissez-vous même les pointillés avec les noms de vos favoris. Tout ce préambule un peu glauque pour vous présenter des bouquins se rapportant au cinéma, à des titres différents.*

Dans **Bille de clown** *(Engrenage, No 9), Jean-Pierre Bastid et Michel Martens ont guigné l'adaptation cinématographique au point que le film est déjà presque découpé. Il ne reste guère qu'à numéroter les séquences. Le décor, d'abord, du Trauner révisé Pompidou : une tour qui domine les canaux du quartier de La Villette. Un mari gras, con, satisfait de lui, qui part pour la chasse, laissant seule son épouse, Claudine. A quatre heures du matin, on frappe à la porte. Claudine, à demi-endormie, va ouvrir. Elle voit un clown, un Auguste au nez rouge, aux yeux violets qui, sans un mot, la saisit, puis lui scie la tête.*

Le clown a déjà tué plusieurs fois, de façon identique. A la scie. La police, doit-on le dire, est sur les dents en la personne du commissaire Minard, un mal-aimé doté d'une jeune épouse et d'un beau-fils caractériel, Daniel. Daniel est fasciné par les clowns ; il mène autour du quartier de La Villette une enquête parallèle et, mine de rien, souffle à son beau-

père les indices essentiels. Il y aura d'autres crimes, bien sûr, tout aussi épouvantables, et des scènes à faire trembler, dont deux au moins sont hallucinantes ; celle où Daniel, à la recherche du clown-tueur, déniche dans la méphitique rue de Flandre, une sorte d'école de clowns à la Goya, salle d'entraînement dans laquelle s'ébattent une vingtaine de clowns, tous maquillés et vêtus de leurs chatoyants oripeaux ; la séquence aussi où le calamiteux O.P. Minard, suite à un renseignement, s'aventure nuitamment dans le parc des Buttes-Chaumont et s'introduit dans une grotte où il fait une rencontre à la fois horrifiante et dérisoire. Raconté de la sorte, tout cela peut suggérer une lourde artillerie grand-guignolesque, mais c'est beaucoup mieux que cela. Sur un sujet identique, Pierre Véry aurait écrit une fantaisie poético-onirique tendre et cruelle, mais les temps ont changé, l'heure n'est plus à la tendresse. Ne subsiste que la cruauté dans un monde infiniment plus mauvais que le clown aux yeux violets, infime artisan de la mort.

Autre sujet de film, américain celui-là, **Le joyau désastreux** *de Pete Hamill (***The deadly piece***, 1979, Série noire No 1746) est la nième paraphrase du* **Faucon maltais***. Le faucon mythique est ici remplacé par un bijou rarissime, le Pectoral d'Aaron, qui remonte au treizième siècle avant Jésus-Christ, et que des gangsters cupides se disputent après l'avoir soustrait à de bizarres diamantaires juifs de la Quarante-sixième rue. Notre Bogart se nomme ici Mike Briscœ, le journaliste juif irlandais dont nous avons fait la connaissance dans* **Fric pourri** *(cf. Polar No 4), apparemment bien remis de ses précédents déboires, et toujours amoureux d'Emma la Rouge, sa Jaguar X 35, et conjointement d'une extraordinaire Portoricaine de vingt-six ans, Marta, qui se prétend suédoise.*

La structure du récit est parfaitement classique, avec toutes les scènes que l'on s'attend à y trouver parfaitement à leur place selon une impeccable montée dramatique : assassinat d'un truand au milieu de 3 000 personnes pendant un concert au Madison Square Garden, disparition d'un copain du héros - en l'occurrence son lointain cousin - assassinat sadique de la femme de ce dernier, avec indices destinés à faire porter le chapeau à Briscœ, etc. D'accord, tout cela se trouve aussi chez Carter Brown ; la mécanique. Mais chez Pete Hamill, il y a en plus des personnages vrais, paumés, vibrants, positifs, avec leurs faiblesses. Le héros, ici, meurt de trouille chaque fois qu'il voit s'approcher la mort ; ses rapports avec les gens sont empreints de **human interest***. L'amour qu'il porte à sa compagne se double d'une sincère tendresse, bref l'on croit aux personnages, donc l'on croit au récit, si invraisemblable qu'il puisse être par moments. Mais bon Dieu, que la scène de la piscine est donc impressionnante avec sa succession de* **cliffhangers** *qui remontent pourtant au bon vieux temps des* **Périls de Pauline** *! Menacé par un tueur sadique, la Tortue, dont la spécialité est d'arracher à coups de dents l'oreille de ses adversaires, Briscœ se réfugie sur une passerelle branlante qui se dérobe à tout moment sous ses pieds, menaçant de l'expédier se fracasser dix mètres plus bas ... Bon, j'en ai suffisamment dit pour vous inciter à voir ce film - pardon, à lire ce livre post-hammetien.*

Cinéma encore ? Idée que l'on se fait du cinéma et du roman noirs ? **Diamondback**, *de Jacques Monory (Bourgois, 1979) est cela, et autre chose encore. Bien que cette plaquette de 92 pages porte la mention «roman policier» nous sommes loin du compte. Jacques Monory, peintre hyperréaliste de talent, aime, dit-il, «les romans noirs bien glacés» et nous livre ici un poème hypnotique, effectivement glacé, pelliculé disait-on jadis, comme la couverture d'une vieille Série noire. D'histoire, point ; un homme sans nom est en fuite dans la Californie de Chandler, peut-être poursuivi par des tueurs anonymes et peut-être aussi par une police invisible. Il n'éprouve aucun sentiment, ni peur ni haine, il fuit puisque telle semble être sa fonction. Sans doute se fuit-il lui-même, sans doute veut-il «se perdre» pour ne plus se retrouver.*

Le livre distille une impression étrange. Comme si nous feuilletions tous les romans noirs en un seul ; les phrases - parfois empruntées à divers écrivains - certains groupes de mots fonctionnent tels des feux de signalisation routière : vert on passe, rouge on s'arrête, machinalement, sans y prendre garde. Monory effectue une recherche passionnante sur les archétypes, nous donne la synthèse du roman noir : une Cadillac aux flancs luisants de pluie, une blonde entraperçue dans un bar, une marque de bière, une route longeant l'Océan (Malibu Beach ?) le revolver et ses balles luisantes, le motel, la cabane isolée au bord d'un lac - brève halte de tout homme traqué - Larkin Street, le Wild Cat Canyon. Le roman est là, moins **l'histoire**, *réduit à ses codes, à ses mots de passe, à son signifiant.*

Ne serait-ce que cela, le roman noir, le film noir ? Un chapeau mou, un imperméable à la ceinture dénouée, un verre de whisky, une silhouette de femme entrevue dans la fumée d'un cabaret, une voiture, une courroie de cuir qu'on se boucle à l'aisselle ?

Voir plus haut. Nous reconstruisons malgré nous dans notre tête une histoire de notre cru, à partir de quelques images jetées ça et là, comme Cuvier, avec trois bouts d'os, reconstituait un dinosaure. C'est troublant, cela fait un peu peur, c'est magique. Le roman noir potentiel est né. Il est mort aussitôt, l'on ne pourra plus jamais le refaire.

J'aurais voulu dire aussi - mais cela a été fait dans le dernier numéro - que **Méchant garçon**, *de Jack Vance (Red Label) est probablement le plus grand roman d'angoisse de l'année - et peut-être même du siècle, n'ayons pas peur des superlatifs.*

J'aurais voulu dire aussi que le dernier Demouzon, **Section rouge de l'espoir** *(Flammarion) est non seulement le meilleur roman du meilleur jeune auteur français, mais aussi et surtout un beau livre, drôle et grave, teigneux, virulent et salubre, qui remet en place des tas de choses et des tas de gens avec une lucidité qui ravit ... mais l'on vous en parle déjà dans ce numéro !*

J'aurais voulu dire aussi ... que je suis très heureux de lire autant de bons bouquins et que j'aimerais partager mon bonheur avec tout le monde. Mais ça, je ne le dirai pas car ça fait vraiment trop boy-scout !

Michel Lebrun



bouquins ringards

Nostalgiques de la famille Duraton et de «Ça va bouillir», bonjour !

Bien sûr, on ne m'a pas invité au **big event** *de l'année, le pince-fesse donné pour la naissance d'une nouvelle revue polar au titre qui cogne (Bing ! Bang ! ou Gong ! quelque chose comme ça) mais notre Katy, qui ne rate jamais une occasion de parader, a réussi à s'y faire emmener pour un «vrai» journaliste, de ceux qu'on n'a pas peur de mélanger au beau linge. Ce qui fait qu'à l'instant même où je pianote tristement ces notes, cerné par les piles branlantes des bouquins craignos, ma blonde amie frotte sa pulpe parfumée à la fine fleur de l'intelligentsia... ah ! combien la vie parisienne, si brillante pour certains nantis n'est pour votre Wolf -* **Gang**, *ça y est, ça me revient ! qu'une longue suite de vicissitudes et camouflets ! Passons. Place au ringard !*

Boum, voilà ! Auteur : Roger Vlatimo. Titre : **Fric-froc**. *Editeur ? Je vous le donne Emile : nos chères Editions de la Détente, qui, véritables bienfaitrices de l'humanité, publient également des «histoires gaillardes à tomber du lit». Miam-miam. De quoi ça parle,* **Fric-froc** *? D'un délit pas tellement courant. Au fond d'un couvent et au cœur d'une cellule plus hermétique que Jacques Lacan, un saligouin est parvenu à s'introduire et à filmer la sœur Angélique dans des postures minouchettes ! Là-dessus il fait chanter la Mère Supérieure, menaçant de publier les photos dans un canard à sensation ! Le Diable au couvent ! La Bonne Mère fait appel au détective Nicolas Ferré, qui se livre à une enquête pas piquée des convers sur ce curieux crime en cellule close ! Le sujet, pour austère qu'il puisse paraître, est égayé de nombreuses scènes de zizi-panpan où la puissante détente de notre héros accomplit des merveilles. Sans enquêter par la bande pour autant, il déduit entre deux déduits. Plutôt rigolo. Roger Vlatimo, vieux routier, fut l'un des auteurs de la série d'espionnage Luc Ferran, à mes chères autant que défuntes éditions de l'Arabesque. Il s'est, si j'ose dire, reconverti. Amen.*

J'avais gardé un bon souvenir de l'espion gaulliste Le Gorille, qui sévissait quand j'étais minot, dont mes pions me confisquaient régulièrement les exploits pour en faire leurs choux gras. Ce fut donc avec une infinie nostalgie que j'entamai **Feu au derche**, *dernier-né de la série (Plon) où les rééditions voisinent avec les inédits. Vingt ans ont passé, le Gorille est à la retraite et son fils Antoine, dit Toinon, dit Elastoche, a pris le relais.*

L'histoire se déroule à Tokyo. Le prétexte est, si j'ai bien compris mais je n'en suis pas certain, un trafic de drogue compliqué de terrorisme. Mais les personnages, Barbe de Soie, Feu au Derche, Clito, Kiku, j'en passe, ne cessent de se livrer à des galipettes franco-nippones que c'en est un vrai bonheur. Parfois il y a un crime ou deux, mais on en revient toujours inlassablement à la gymnasiatique sexuelle sur tatami. Les jeunes sont des «macaques», les femmes des chiennes en chaleur, les mœurs japonaises primitives (ils bouffent du poisson cru, ces sauvages) bref c'est super-franchouillard, et le style bonhomme adopté par l'auteur, pour efficace qu'il soit, ne dissimule qu'imparfaitement le propos idéologique. Un monument aux morts devant lequel je dépose ma gerbe. Vous saisissez ?

Le commando du Colorado, *de Don Pendleton (Plon) est le 25ème pipisode de la célèbre série l'Exécuteur. Je vais vous faire faire des économies, amis du ringard : cet épisode, à des variantes près, ressemble comme un parcmètre à un autre aux 24 précédents. D'ailleurs, le résumé est une fois pour toutes écrit au dos de la couvrante, à savoir Mack Bolan veut abattre tous les membres de la Mafia, qui a provoqué la mort de toute sa famille voilà déjà un bon bout de temps. Tireur d'élite ayant fait ses classes au Vietnam, il se trimballe ici pas loin du Grand Canyon, l'œil aux aguets, la narine à l'affût, pistant son gibier favori, le mafioso.* **But** *... ze mafiosi - qui ont quand même fini, après 24 volumes, par se douter que ce fusilier leur cherchait des crosses, ont engagé, pour contrecarrer ses projets, un autre ancien du Vietnam, également tireur d'élite. Du coup «un glacier pèse sur le cœur de Bolan» : il n'a jamais voulu tirer sur un soldat américain ! Sonnez, trompettes guerrières ! Battez, tambours ! Tempête sous un collimateur ! Description du Colorado, dans le plus pur style documentaire touristique. «C'était si impressionnant, si grandiose, qu'en le contemplant, un homme ne pouvait qu'oublier qu'il était mortel». Merde, et du style, en plus ! Mais «chaque battement de son cœur lui rappelait la présence de la mort». Ah, bon, ça me rassure ! Et au passage, Bolan empêchera un complot dirigé contre le Président des Etats-Unis ! C'est un ron-ron constant, l'auteur pas plus que nous ne croit à ce qu'il raconte, et les tueries sont décrites avec une rare mollesse. A noter qu'il n'y a même pas de scènes grivoises pour se doucher l'œil de temps en temps. Non, décidément, cet exécuteur a du mou dans la détente et du gâchis dans la gachette.*

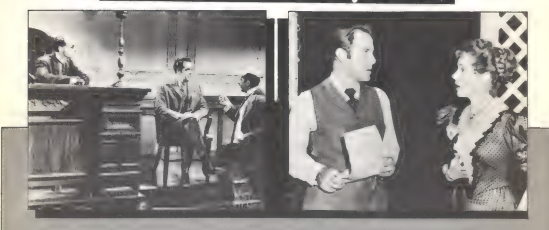
J'attends avec sérénité le premier envoi des Editions du Bébé Noir. J'ose espérer que ce bébé fera des rots bien sonores et ira sur son pot sans rechigner. J'ai ai lolo à la bouche.

Ah ! La prochaine fois aussi, je vous causerai des bouquins de Patricia Wentworth, promis. Plus ringard, y a pas ! Il me faudra bien un mois pour m'en remettre et vous en causer avec ma sérénité raphaélique.

Wolfgang-Amadeus Polar,
dit «Raphaël serein.»

le coin des classiques

HOUSE BY THE RIVER



«House by the river» est le treizième film réalisé par Fritz Lang depuis son arrivée aux Etats-Unis, en 1934. Quoiqu'il eût déjà à son actif quelques unes des œuvres majeures de sa période américaine, comme «Furie» (1936), «La Femme au Portrait» (1944) ou «Le Secret derrière la Porte» (1947), Fritz Lang éprouve des difficultés à mettre sur pied un nouveau film au cours de 1948 et d'une partie de l'annee 1949. En effet, il abandonne successivement trois projets qui ne tarderont pas à se réaliser sous d'autres signatures : «Winchester 73», auquel il renonce, après avoir travaillé avec Silvia Richards à une adaptation du roman de Stuart N. Lake, et qui sera finalement porté à l'écran par Anthony Mann, en 1950. «Les Fous du Roi», tiré de l'œuvre de Robert Penn Warren et que tournera Robert Rossen (1949). Enfin, un sujet qui renouait avec «La Femme sur la Lune», film qu'il avait réalisé en 1929, en Allemagne, d'après le roman de son épouse Thea Von Harbou ; «Rocket Story» reprenait et développait le thème de la conquête de la lune. En 1950, Irving Pichel exploitera la même idée, en collaboration avec Robert Heinlein, dans «Destination Lune» qui connaîtra un grand succès. Aussi accepte-t-il, en 1949, une œuvre de commande qui lui est confiée par Republic Pictures et qui sera produite par Howard Welsch. «House by the River» s'inspire du roman homonyme de l'écrivain anglais Sir Alan Patrick Herbert, auteur connu outre-manche pour ses romans, ses essais et ses poèmes et qui est loin de laisser indifférent.

Alan Patrick Herbert appartient à cette catégorie d'esprits paradoxaux qui ne peuvent que naître et s'accomplir qu'en Grande-Bretagne. Indépendant, il représente Oxford au Parlement depuis 1935, ce qui ne l'empêche pas de collaborer à «Punch» et de s'illustrer par diverses campagnes portant sur la modification des lois sur le divorce, l'abrogation de la prohibition ou la défense de la langue anglaise. En 1940, il s'oppose avec chaleur et réussite au vote d'un impôt frappant de douze pour cent la vente des livres et renoue avec la grande tradition des polémistes anglais dont Gilbert Keith Chesterton, l'auteur du sublime «Un Nommé Jeudi» et le père spirituel de «Father Brown», demeure le plus illustre représentant. Herbert, qui se plait à se définir comme un moderne Don Qui-

chotte matiné de «conservateur encroûté», se fit remarquer dès 1930, par ses positions écologiques quant à l'industrialisation des rives de la Tamise et à la libre circulation des bateaux de plaisance. Aussi, n'est-il pas surprenant de compter parmi ses romans nombre de textes où l'on retrouve la présence du fleuve et des épisodes qui ne sont pas sans évoquer les vagabondages chers à Jérome Klapka Jerome dans «Trois Hommes dans un Bateau». Avec «House by the River», écrit en 1945, nous avons affaire à un roman psychologique d'une facture relativement conventionnelle, qui est une variation sur le canevas de l'écrivain coupable d'un meurtre qu'il ne peut s'empêcher de raconter dans l'un de ses ouvrages : «un écrivain ne doit parler que de ce qu'il connait», déclare le personnage principal qui nous parait reprendre à son compte une considération de Lang, même s'il envisageait ce film comme un travail de commande. Auteur-réalisateur, Fritz Lang approfondit une nouvelle fois l'un de ses thèmes les plus importants : la relation du coupable avec son crime, l'incapacité d'échapper à l'univers de la faute. Le destin prend dans cette œuvre romantique, portant en germe les fulgurances baroques et gothiques des «Contrebandiers de Moonfleet» (1954), la forme obsédante et lancinante du fleuve dont les méandres se font marécages, tandis que roule inéxorablement sous la lune son flot livide, charriant les charognes putrides et les débris informes du règne humain. Citons quelques lignes de Bertrand Tavernier qui donne la mesure de ce que l'on peut ressentir à certains moments d'un film, qui confinent au chef-d'œuvre : «Comment oublier en effet ce splendide portrait de femme "condamnée" dont le visage se détache peu à peu sur un miroir embué, et qui, surprise par la mort, flotte, tous cheveux dénoués, au fil de la rivière, dans un de ces lieux interdits dont parle Lovecraft. Tout dans cette œuvre est signe de mort, et notamment ce poisson argenté surgissant soudain... ou cette rivière qui emporte, derniers vestiges d'un songe, quelques feuillets de papier, les seules preuves d'un crime peut-être imaginaire», (in «Les Cahiers du Cinéma», Juin 1962, No 132). Imaginaire, ce crime ? Telle est bien la question que le spectateur peut se poser, bien qu'il connaisse la réalité du crime ; car Lang, au fil de sa dialectique qui épouse le cours du fleuve, nous entraîne, tout comme ses personnages, vers des abîmes sans fond qui sont, aussi, sommets d'une certaine métaphysique cinématographique. N'est-ce pas le destin et les dieux moqueurs qui conduisent l'écrivain Stephen Byrne au meurtre ? N'est-il pas fondamentalement innocent d'un acte dont la mise en scène, dans ce qu'elle peut avoir de plus ultime et de plus élevé, nous invite à croire qu'il s'agit d'un sacrifice à Hécate, déesse dont les pouvoirs sont redoutables surtout la nuit, à la trouble lumière de la lune avec laquelle elle s'identifie. Déesse lunaire et chthonienne, elle est liée aux cultes de fertilité tout en représentant des aspects opposés : bienveillante et bienfaisante, elle préside aux germinations et aux accouchements, elle protège les navigations maritimes, elle accorde maints avantages comme la prospérité, la victoire, l'éloquence, les moissons, la purification. Maléfique, elle est la déesse redoutable, celle que l'on ne peut conjurer que par des incantations, des sacrifices, des philtres d'amour et de mort ; alors, infernale, elle est la déesse des spectres et des terreurs nocturnes, des fantômes et des monstres terrifiants, la magicienne par excellence, celle qui règne sur les glaces et qui se nomme Is'hold dans la tradition germano-scandinave et que nous appelons Iseult, la Déesse Blanche.

Nous retrouvons ces avatars et ces notions dans la mise en scène de Fritz Lang qui, on ne peut en douter à la vision de ses films allemands, connaissait parfaitement les mythologies scandinaves et germaniques, et qui employa, souvent, un certain ésotérisme pour structurer le mouvement interne et le récit, souvent symbolique, de certains de ses films. Par exemple, il utilisera le tarot comme support de «L'Ange des Maudits» (1952) ou la symbolique initiatique du jeu de l'oie dans «Le Tigre du Bengale» et «Le Tombeau Hindou» (1958).

Lang parait nous entrainer vers un drame psychologique où la vision psychanalitique peut sembler déterminante et correspondre avec les modes d'une époque. C'est pour mieux égarer le spectateur et l'inviter à réfléchir sur son monde intérieur, et sur le caractère profondément magique de l'expression cinématographique, qui ne reste pas toujours au niveau des apparences, mais déchire le voile qui nous sépare de la réalité fondamentale ; tout en sachant qu'il est, lui-aussi, un illusionniste à la manière des Chamans, à la fois envouteurs et protecteurs, un créateur aussi ambigu que sa création.

Jean-Pierre Deloux

HOUSE BY THE RIVER

Etats-Unis. 1949. 1h28. Noir et Blanc.
Production : Fidelity Pictures - Republic.
Réalisation : Fritz Lang.
Scénario : Mel Dinelli d'après le roman de Sir Alan Patrick Herbert.
Directeur de la photographie : Edward Cronjager.
Musique : George Antehil.
Directeur artistique : Bert Leven.
Décors : Charles Thompson, John Mc Carthy Jr.
Effets spéciaux : Howard et Theodore Lydecker.
Costumes : Adele Palmer.
Montage : Arthur D. Hilton
Assistant-Réalisateur : John Grubbs.
Directeur de production : Joseph Dillpe.
Producteur-associé : Robert Peters.
Producteur : Howard Welsch.
Interprétation : Louis Hayward (Stephen Byrne), Lee Bowman (John Byrne), Jane Wyatt (Marjorie Byrne), Dorothy Patrick (Emily Gaunt), Ann Shoemaker (Mrs Ambrose), Jody Gilbert (Flora Bantam), Peter Brocco (Attorney General), Howland Chamberlain (District Attorney), Margaret Seddon (Mrs Whittaker), Sarah Padden (Mrs Beach), Kathlenn Freeman (Effie Ferguson), Wil Wright (Inspecteur Parten), Leslie Kimmell (Mr Gaunt), Effie Laird (Mrs Gaunt).

COURRIER

Tout d'abord, une petite précision sur le dossier de notre numéro 3, consacré à Robert Bloch, précision apportée par Patrick Brion, le Mr. Cinéma de FR3 : *«En ce qui concerne la filmographie de Robert Bloch parue dans le numéro 3, je pense qu'il faudrait y rajouter :*

1978 THE AMAZING CAPTAIN NEMO
USA.' distirubé par Warner Bros.
En France : LE RETOUR DU CAPITAINE NEMO.
Sortie : Août 1978.
Réal. : Alex March.
Scén. : Norman Katkov, Preston Wood, Robert C.Dennis, William Keys, Mann Rubin, Robert Bloch, Larry Alexander.
Photo. : Lamar Boren.
Mus. : Richard La Salle.
Int. : Jose Ferrer (Capitaine Nemo), Burgess Meredith (Professeur Waldo Cunningham), Tom Hallick (Commandant Tom Franklin), Bur DeBenning (Lieutenant Jim Porter), Lynda Day George (Kate), Mel Ferrer (Docteur Robert Cook), Horst Buchholz (Roi Tibor), Warren Stevens (M. Miller), Med Flory (Tor), Yales Summers (Sirak), Anthony Geary (Bork), Jerry Maren (Caesar).

A l'origine, il s'agissait d'un pilote de série, diffusé sur le réseau CBS. Le film étant sorti en salles en France et également d'ailleurs en Angleterre, je pense qu'il faut donc le «prendre en compte»...

Un innombrable courrier nous est adressé pour nous proposer des sujets de dossier de Matheson à James Hadley Chase en passant par les classiques, Chandler, Hammett, etc... Mais incontestablement c'est David Goodis qui est en tête de notre hit-parade Polar, et nous vous concoctons un (ou deux) numéros Goodis des plus fameux, avec en prime comme vous l'annonce Guérif dans son édito un roman inédit de Goodis que nous passerons en feuilleton sur 3 ou 4 numéros de Polar.

Beaucoup de lettres d'encouragements, des conseils et de temps en temps de félicitations (mais si, mais si). Des critiques aussi. Il nous semble plus important de ne pas publier ces dernières, même si, il faut bien le reconnaître, elles sont moins nombreuses. Mais deux lettres ont retenues notre attention car elles font un peu le point des critiques sur l'ensemble des 5 numéros. Ainsi, Hervé Kerrien d'Angers : *«Après lecture des cinq premiers numéros, je n'ai pas eu l'impression que le roman à énigme d'avant 1939 vous intéressait particulièrement. C'est à mon avis, un peu dommage. En dehors de tout «fétichisme pour le rétro», je crois que des Dossiers sur Dickson Carr, Gaborian ou Leroux pourraient avoir leur place dans votre revue. Votre parti-pris de faire mieux connaître des gens comme Jean Vautrin (ou Robert Bloch) est original. Mais pourquoi, à l'opposé, et sans aucun système, ne pas consacrer un numéro à des gens aussi injustement méconnus que Pierre Véry ou Léo Malet ?»*

Ne vous en faites pas, d'ici peu un numéro Léo Malet, quand à Pierre Véry nous l'inscrivons dans la longue liste des dossiers à faire mais Hervé Kerrien poursuit : *«Vous vous laissez aller à la hargne et à la grogne ; l'éditorial donne le ton : certains confrères gna, gna gna... le sommet est cependant atteint aux pages 62 et 63 où vous réglez des comptes avec un dénommé Sorin, alias Moreno, de la façon la plus ésotérique».* Beaucoup de lecteurs sont mécontents en effet parce qu'ils considèrent notre attitude comme un règlement de compte sur lequel ils ont peu d'éléments. Notre propos était plus simple, il nous semble invraisemblable de laisser se répandre des rumeurs extravagantes sur nous. Enfin, H. Kerrien nous reproche notre ton *«suffisant et méchant»* à l'égard de Boileau et Narcejac dans notre compte rendu d'Apostrophes. Mais Francis Mériguet de Paris va plus loin, avec beaucoup de critiques à notre égard : *«On ne peut guère dire de bien de «Polar». Pour ma part, vos 5 premiers numéros m'ont déçu et je vous écris pour formuler les critiques suivantes :*

- Chaque mois, vous faites un dossier sur un écrivain de roman policier. Quand on dit «dossier», on pense à quelque chose d'exhaustif. Or, peut-on parler de «dossier» quand il n'y a aucun texte critique sur l'écrivain en question ? On dirait que personne chez vous (sauf pour le No consacré à Jim Thompson) n'est capable d'écrire un texte d'introduction à l'univers d'un romancier.

- Vos critiques de bouquins sont rapides et superficielles. Tout lecteur de polars pourrait en faire autant. Je ne suis pas pour un intellectualisme forcené, mais quand même ! On est en droit d'attendre autre chose de la part de spécialistes. Plus grave, on sent dans vos critiques un désir de ne froisser personne, de ne pas dire trop de mal de tel bouquin paru aux «Éditions des Autres», de ne pas trop taper sur tel «Engrenage». Le vrai talent se moque du qu'en-dira-t-on. Je pense aux «Cahiers du Cinéma» des années soixante (consacrés à un genre différent mais peu importe) qui n'avaient pas peur d'affirmer leur personnalité et ne faisaient la cour à personne. Au moins avaient-ils l'estime de leurs lecteurs.

- Enfin, je fais un dernier reproche à votre revue, celui de manquer de fantaisie. Pour parler d'un genre comme le roman policier, il ne faut pas craindre, parfois, d'être un peu «dingue». Vos illustrations sont des plus banales et jamais dans vos textes on ne sent passer un «frémissement», ne se révèle un plaisir de jouer avec les mots. Vous aimez les le polar ? Faites sentir que vous l'aimez ! Un petit bon point, quand même, à la rubrique «bouquins ringards».» Nous aurions une foule de choses à répondre à F. Meriguet, mais plutôt que de tomber dans l'auto-justification nous préfèrerions que nos lecteurs nous donnent leur point de vue sur tous les problèmes soulevés de façon à provoquer un réel débat entre les lecteurs de Polar.

PETITES ANNONCES

Si vous désirez vendre, acheter ou échanger des ouvrages, n'hésitez pas à nous envoyer vos textes. Nous avons décidé que cette rubrique serait gratuite. Si vous désirez répondre à une annonce qui vous intéresse, il vous suffit de mettre votre réponse dans une enveloppe portant le No de référence de l'annonce en question et de la glisser dans une enveloppe adressée à «Polar», 33, Passage Jouffroy, 75009 Paris.

Recherche fascicules «Harry Dickson» et de Dashiell Hammett : «La mort du Dr Estep» (Série Rouge Morgan 1949) et «Sam Spade» (Nuits blanches» 1946). Recherche aussi «La maison du bourreau» et «La chambre ardente» (C.L.A.) de John Dickson Carr. Faire offres.

018

Recherche Ed. Gallimard, collection «Le scarabée d'or» No 1 : «L'amiral flottant». Ed. Morgan, série «rouge» No 26 : «La mort du Dr Estep» de D. Hammett. Ed. Opta, «Le club du livre policier» No 8 : «La mort n'est pas une fin» de A. Christie.

019

Recherche «Le Saint Détective Magazine» No 8 à 31 - 33 à 41 - 43 - 60 - 127 à 138 - 140 et suivants.
«Espionnage» (Ed. Opta) No 2 et suivants. Faire offre à Robert Castel - 8, rue St Exupéry - 11000 Carcassonne.

020

Recherche le No 1 de «Cinéjap», revue semestrielle consacrée au cinéma japonais créée en 1978.

021

Vends 200 photos originales de films américains dont 50 de films policiers.

022

Recherche la série «Zigomar» de Léon Sazie parue au début du siècle.

007

Je vends la totalité des 78 volumes des aventures du «Saint» chez Arthème Fayard (1ère édition). Pas de vente de volumes isolés.

009



«12 titres parus, 12 sujets de films». tel est le thème de la publicité lancée par la nouvelle collection «Engrenage», (dirigée par Alex Varoux), publicité s'adressant bien sûr aux professionnels du cinéma. On apprend d'ailleurs que le roman de Varoux lui-même, «Pas ce soir, chérie», est retenu en option par Victor Lanoux (Les Films de la Drouette).



«Fu Manchu» le héros de Sax Rohmer fait sa rentrée au cinéma. En effet, depuis le 24 Septembre, Piers Haggard tourne à Boulogne «Le complot du Docteur Fu Manchu». Dans ce film, Fu Manchu, qui a pris un sérieux coup de vieux (il est censé avoir 168 ans !) ainsi que son éternel ennemi l'inspecteur Nayland Smith seront interprétés par un seul acteur: Peter Sellers. C'est d'ailleurs Sellers qui a signé le scénario.

A propos de Fu Manchu nous avions signalé dans la liste des polars sortis dans le mois la parution du Tome VI de Sax Rohmer, chez Alta, comme une réédition. Erreur fatale... heureusement rectifiée par le traducteur, Robert Castel qui nous précise : *«Seuls six romans de Fu Manchu avaient anciennement parus en France (et dans les traductions tronquées) et une bibliographie détaillée de Francis Lacassin est parue dans le tome III. Les 7 autres sont inédits en français. Il en sera de même de la série de Sax Rohmer consacrée à Sumuru, qui paraîtra chez Alta en 1980, dont seul le premier roman avait paru chez Del Duca dans les années 50, dans une version abrégée»*. Dont acte...

Hamster-Production, que dirige Pierre Grimblat, après nous avoir proposé cette année six films TV tirés de nouvelles d'Irish (Voir le dossier Irish in «Polar» No 1) a entamé la réalisation de six épisodes de «Fantomas». Ce sont Claude Chabrol et Juan Bunuel qui tourneront trois épisodes chacun.

Quand à Pierre Grimblat, c'est avec Jean-Patrick Manchette qu'il écrit le scénario d'un film noir. Travail d'ailleurs interrompu par l'agression dont a été victime Manchette récemment. Rentrant chez lui, il a été assailli par deux types qui ont dévalisé son appartement et fauché, si l'on en croit Gilles Durieux dans «Le Film Français», *«sa somptueuse collection de disques de jazz. Patrick, dès le départ des malfrats, parvient à descendre - sur le dos - (les bras et les pieds toujours entravés) les cinq étages qui le séparent du concierge»*. Bref, c'était pas de la rigolade. Deux ou trois bricoles pour redonner du baume au cœur à J.P. Manchette. D'abord, sa comédie musicale, «Cache ton jeu», montée à la Comédie de Saint-Etienne, a bénéficié d'une excellente presse et on espère ferme avoir l'occasion de voir le spectacle. Ensuite, Hachette lance une collection d'albums B.D., «Eclipse» ; trois titres sont parus dont justement «Mélanie White» de J.P. Manchette, illustrations de Serge Clerc. (Autre titre intéressant déjà paru : «Rue de la chance» par Claude Klotz, illustré par Michel-Guy Vaka.

Profitons de l'occasion, puisque nous parlons de Manchette, pour faire une mise au point : le petit coup d'Opinel que je lui décochais dans la critique du livre de Fajardie, «Tueurs de flics» (in «Polar» No 5) n'était qu'une réaction immédiate au Manchette critique de «Charlie-Mensuel» qui nous démolissait en deux coup de cuillères à pot. Ne mélangeons pas tout : Jean-Patrick Manchette est, et reste, pour moi, l'auteur numéro one de la «Série Noire» française. Pas moins. Alors, Manchette, c'est pour quand ce prochain roman ?

Le cinéma «Olympic Marilyn» organise du 14 Novembre au 29 Janvier 1980, un cycle de 95 films noirs, en version originale ; cette programmation a pris pour titre «Calibre 38», présentant des films de Don Siegel à Wim Wenders, en passant bien sûr par Lang, Hitchcock et Preminger. En outre, «L'Olympic petite salle» présentera en décembre les sept films américains ressortis sous le titre «Festival Série Noire» en Avril dernier dont nous rendions compte dans notre No 1.

C'est cette même série de films que présentera à partir du 12 Décembre la MJC de Nice Magnan, 31, rue Louis de Coppet - 06100 Nice. Comme prologue à cette manifestation, un débat sera organisé le 11 Décembre avec des auteurs de polars : Jean Vautrin, Varela, Alex Varoux et Michel Lebrun. Le débat et la présentation des films seront assurés par notre cher directeur, Richard Bocci. A cette occasion signalons l'ouverture d'une librairie spécialisée à Nice : «La Planète livre». Des rayons de Science-fiction, B.D., posters et évidemment policiers. 16 bis, rue Delille - 06000 Nice.

«L'avant-scène Cinéma» est encore ce mois-ci à l'heure polar. En effet, dans son No 235, consacré au film «Les petites fugues» Claude Gauteur consacre un dossier, pour son cinquantenaire, à Maigret ; et plus particulièrement à Maigret à l'écran, avec une filmographie et les visages principaux du héros de Simenon.

Les Cahiers de la Cinémathèque, qui viennent de publier leur No 28 consacré au Mélodrame annoncent à cette occasion la remise en vente de leur Numéro Spécial «Le film policier, reflet de société», auquel ont collaboré des «Hommes de polar» : Klotz,

Guérif, Baudou, Lebrun, Schléret et Claude Benoit, entre autres. A se procurer d'urgence : Cahiers de la Cinémathèque, Palais des Congrès, 66000 Perpignan.

Après nous avoir offert un superbe «Brouillard au pont de Tolbiac», l'éditeur de la Librairie de la Butte aux Cailles nous offre ce mois-ci une aventure du personnage préféré de Léo Malet «Nestor Burma contre C.Q.F.D.». Contrairement à bon nombre d'œuvres du cher Léo, ce Burma n'avait pas été réédité depuis sa deuxième parution dans la collection «La cagoule» en 1951 et il était devenu bien rare (et cher) dans les boutiques d'occasion. L'éditeur a choisi un format poche et un prix très raisonnable : 18 F. Pour le commander, s'adresser à la Librairie la Butte aux Cailles, 43 rue Bobillot, 75013 Paris.

Du nouveau chez «Robert Laffont», une collection intitulée «Bouquins». Parmi les premiers titres annoncés, tout «Sherlock Holmes» de Conan Doyle en deux volumes. Vous avez bien lu : deux volumes. Il faut dire que chacun comporte 1000 à 1200 pages et bénéficie d'un assemblage par colle spéciale qui ferait des miracles. On peut le plier, l'ouvrir complètement, le manipuler dans tous les sens : il ne casse pas ! Robert Laffont s'est assuré l'exclusivité en France pendant trois ans de ce procédé d'encollage d'origine anglaise. On ne demande qu'à être convaincu !

Dans la très sérieuse Saison Cinématographique 79, le non moins sérieux Hubert Desrues massacre «Série Noire» d'Alain Corneau; ce qui est son droit le plus strict. Mais quand il fait un procès d'intention à tous ceux qui ne partagent pas son avis en écrivant : «Le flot de critiques laudatives du style copinage de mes collègues sur Série Noire n'est pas près de me faire changer d'avis», rien ne va plus. D'autant plus que dans la même «Saison», André Cornand «imagine aisément» de quel côté politique se rangent les détracteurs de «La chanson de Roland» de Cassenti. Ça nous rappelle Michel Cournot quand il déduisait que les dédracteurs de «Vivre pour vivre» de Lelouch étaient les mêmes que ceux qui étaient contre les congés payés pour les ouvriers. Ben, voyons ! Le même Cournot reprend du service en pourfendant Apocalypse Now. Evidemment, quand on a été bouleversé par la guerre du Vietnam reconstituée en Camargue par Lelouch...

Et maintenant deux échos qui vont faire plaisir à A.D.G. qui nous reproche notre auto-publicité ! ce n'est tout de même pas de notre faute si nous sommes débordants d'activité dans le domaine du polar !

Michel Lebrun assure depuis début Novembre une chronique à Antenne 2 un Vendredi sur deux dans le cadre de l'émission «Quatre Saisons». Sa rubrique, qui s'intitule «Le rose et le noir ou le polar du week-end», dure à peu près cinq minutes. La première était consacrée à «Méchant garçon» de Jack Vance (critique in Polar No 6) et la deuxième à «Babel-Ville» de Joseph Bialot (Critique dans ce numéro). Par ailleurs, Michel Lebrun sort ce mois-ci, son «Almanach du Crime» dont vous avez le détail en page 67 et 68.



Quant à François Guérif, c'est un livre qu'il vient de publier aux Editions Henri Veyrier, intitulé «Le Film noir», avec une préface de Alain Corneau. Superbe album de près de 300 pages, illustré de 350 photos. C'est surtout le film noir américain auquel s'attache Guérif dans ce livre qui va très certainement devenir un livre de référence. Il sera mis en vente à partir du 30 Novembre dans toutes les bonnes librairies. Dans notre No 8, nous lui consacrerons une critique plus fouillée... après l'avoir lu !

Quatre ouvrages étaient en compétition pour le Grand Prix de Littérature Policière (domaine français) : «Flics et Cops» de Marcel Kalil, «Le crime d'Antoine» de Dominique Roulet, «La petite fatigue» de Yann Menez et «Diva» de Delacorta. Une indiscrétion nous a permis d'apprendre que le grand prix sera décerné à Dominique Roulet pour «Le crime d'Antoine» aux éditions Denoël, dans la collection «Sueurs froides». F. Guérif rend compte de ce livre dans ce numéro mais je trouve pour ma part ce choix très étonnant. En effet, il consacre un ouvrage certes très bien écrit mais d'un formalisme à peine supportable et, surtout, dame le pion à celui que l'on attendait : Delacorta. Certes on peut être irrité par tout le cinoche mis en place par l'éditeur (ou l'auteur ?) pour lancer ses livres comme on lance des savonnettes, mais tout de même, c'est de la grande littérature noire. Même si le système de la série fait déraper Delacorta, «Diva», précisément, est vraiment un des meilleurs polars de l'année. Dommage...

Peu de Polars (et même très peu) sur les trois chaînes pour le mois de Décembre. Il est vrai qu'au moment des fêtes de fin d'année, les responsable de T.F.1, A.2, et F.R.3, cherchent surtout des œuvres spectaculaires et tous publics.

«Columbo» revient, avec son imper crasseux, sur T.F.1 (tous les samedis à 21 H 30 - à partir du 17 Novembre et durant cinq semaines). Il s'agit d'une série inédite comportant 8 épisodes. Il en restera donc trois à découvrir ultérieurement.

Avant de vous communiquer, avec la collaboration de Gérard Le Chat, un aperçu des programmes (prévus sous réserves), un peu de critique. Je pense que vous avez vu «Maigret et la dame d'Etretat» (le 10 Novembre sur A.2 à 20 H 35). Il s'agissait de la première dramatique de Stéphane Bertin qui fut durant près de quinze ans l'assistant de Barma. Ne soyons donc pas méchant envers Bertin et attendons sa prochaine réalisation. Espérons que cela ne sera pas un «Maigret» car cette série où Simenon est malmené chaque fois je commence à en avoir «Bar(a)ma(le bol)». Voilà que je fais du Collaro maintenant !...

Au niveau de la concurrence des chaînes signalons la diffusion prévue pour le 2 Décembre sur T.F.1 du film de Sturges : «Règlement de comptes à O.K. Corral» (1959) et celle de «La poursuite infernale» de Ford (même sujet abordé en 1946) diffusion le 21/12 sur A.2.

Toujours sur T.F.1, on annonce un cycle Bourvil (pourvu qu'il ne soit pas aussi inégal que le récent cycle Fernandel !...), un Guitry peu connu : «Le Nouveau Testament» (31/12) ; trois adaptations à grand spectacle : «Notre Dame de Paris» (Delannoy), «Le Masque de fer» (Decoin) et «Le Tour du Monde en 80 jours» (Anderson). Précédemment annoncé, «Il était une fois dans l'ouest» serait, en principe, reporté à une date ultérieure.

Sur A.2, c'est surtout le western qui sera à l'honneur avec trois titres prestigieux : «La poursuite infernale», «Les Cheyennes», «Le Gaucher», et aussi : «Sur la piste de la grande caravanne» et «Cent dollars pour un sheriff».

Egalement prévues, les deux versions de «La rosière de Pessac» de Jean Eustache. (Version 79, le 3/12 à 22 H 30 ; version 68, le 14/12 à 22 H 30 - dans le cadre du Ciné-Club).

«La planète sauvage», de René Laloux et Roland Topor, d'après le roman de Stefan Wul : «Oms en série» (édité au Fleuve Noir - Anticipation) ne manquera pas d'attirer de nombreux cinéphiles devant le petit écran le 1er janvier, dans le courant de l'après-midi.

Les amateurs de mélos pourront revoir «L'arbre de Noël» de Terence Young (dans la sinistre version française - hélas), le 24/12, (après-midi) et découvrir : «Trois femmes l'ont aimé», un Dieterlé de 55, consacré à Richard Wagner le 10/12 (après-midi).

Côté curiosité : «Coup de bambou» de Jean Boyer (3/12, après-midi), une fantaisie interprétée par Micheline Presle et François Périer, mais aussi par Dufilho, Roquevert et Jean Lefebvre qui, si mes souvenirs sont exacts, débutait à l'écran.

F.R.3 diffuse dans le cadre du Cinéma de Minuit, «House of the River» de Lang, le 2/12 à 22 H 30. J.P. Deloux en parle longuement par ailleurs dans ce présent numéro.



Connaissant notre goût pour les polars, Patrick Brion aurait bien aimé «caser» d'autres film de ce niveau. Hélas il ne peut nous offrir que «L'ennemi public no 1» (avec Fernandel - 3/12, 20 H 30), «OK Patron» (10/12, 20 H 30) et «Police Python 357» (13/12, 20 H 30). Il nous promet de se «racheter» bientôt. Nous lui faisons confiance.

Guy Botal



T.F.1

PROGRAMMES SOUS RESERVES

17 DEC. 20 H 30. LE CASSE. Film Français d'Henri Verneuil (1971). Avec : Jean-Paul Belmondo, Omar Sharif, Nicole Calfan.
Notes : Cette œuvrette demeure célèbre pour une poursuite en voitures surfaite. Pour les «fans» de «Bebel» uniquement.

31 DEC. 20 H 30. LE MAGNIFIQUE. Film Français de Philippe de Broca (9173). Avec : Jean-Paul Belmondo, Jacqueline Bisset et Vittorio Caprioli.
Notes : C'est un excellent film dans lequel Belmondo est dirigé superbement par de Broca. En France, à part Lautner, très peu de cinéastes se livrent au pastiche des films d'espionnage. C'est dommage. Philippe de Broca, parodie le style James Bond avec éclat et tout comme Lautner n'hésite pas à foncer dans le délire total.

Autres films prévus :
LE GRAND ESCOGRIFFE (Français, de Claude Pinoteau ; le 23/12).
LA VIE PARISIENNE (Français, de Christian Jacque ; le 1/1/80)
UN TAXI MAUVE (Français, d'Yves Boisset d'après le roman de Michel Déon, le 6/1/80).



PROGRAMMES SOUS RESERVES

21 DEC. 22 H 30. **LA POURSUITE INFERNALE.** Film Américain de John Ford (1946). Avec : Henry Fonda, Victor Mature, Walter Brennan et Linda Darnell.
Notes : «OK Corral» raconté par Ford. «My darling Clementine», vieille chanson de l'Ouest, donne sont titre (en V.O.) à cette œuvre dans laquelle Victor Mature campe un superbe «Doc» Holliday aux côtés des trois fameux Earp : Wyatt (Henry Fonda), Morgan (Ward Bond), Virgil (Tim Holt).

25 DEC. 20 H 30. **CENT DOLLARS POUR UN SHERIFF.** Film Américain d'Henry Hathaway (1969). Avec : John Wayne, Glenn Campbell et Kim Darby.
Notes : Sur un thème classique (une adolescente engage un sheriff pour retrouver l'assasin de son père) ce Western d'Hathaway ne comporte guère de surprises, mais la mise en scène et la direction d'acteurs sont correctes.

4 JAN. 22 H 30. **LE GAUCHER.** Film américain d'Arthur Penn (1958). Avec : Paul Newman, John Dehner et Lita Milan.
Notes : Vue par Arthur Penn, la confrontation Billy Bonney (dit Billy the Kid) - Pat Garrett ne manque pas d'intérêt. On peut cependant préférer, au niveau du clacissisme la version de King Vidor (1930) et celle de Hughes (et Hawks) : «Le banni» (1943).

Autres films prévus :
BENJAMIN OU LES MEMOIRES D'UN PUCEAU (Michel Deville) - 6 Décembre, 20 H 30
LA FETE SAUVAGE (Frédéric Rossif) - 31 Décembre, après-midi
COUSIN-COUSINE (Jean-Charles Tacchela) 3 Janvier, 20 H 30.
Et bien sûr, **LA PLANETE SAUVAGE**, le 1er janvierà un horaire pas encore précisé.



F.R.3

PROGRAMMES SOUS RESERVES :

2 DEC. 22 H 30. **HOUSE BY THE RIVER.** Film Américain de Fritz Lang (1949).
(Voir article de J.P. Deloux dans ce numéro).

3 DEC. 20 H 30. **L'ENNEMI PUBLIC No1** Film Français d'Henri Verneuil (1953). Avec : Fernandel, Zsa-zsa Gabort, Nicole Maurey.
Notes : Fernandel sur les traces de Cagney ? Ne plaisantons-pas. A l'origine c'est Jules Dassin qui devrait faire le film. Finalement ce fut Verneuil. Pour le reste !...

13 DEC. 20 H 30. **POLICE PYTHON 357.** Film Français d'Alain Corneau (1976). Avec : Yves Montand, François Périer, Simone Signoret.
Notes : Un drame passionnel chez des flics. Mise en scène et suspence constants. Interprétation remarquable. Bref, un polar à la française plus qu'honorable.

Autres films prévus :
FELLINI ROMA (Italien, de Fellini, le 6 Décembre à 20 H 30).
NEVADA SMITH (Américain, d'Henry Hathaway, le 12 Décembre à 20 H 30).
LES LETTRES DE MON MOULIN (Français de Pagnol, le 17 Décembre à 20 H 30).
LE PLUS GRAND CIRQUE DU MONDE (Américain d'Hathaway, le 18 Décembre à 20 H 30).
GEANT (Américain de Georges Stewens, le 26 Décembre à 20 H 30).
Ainsi que : **CHISUM**, le 19/12 ; **HERCULE** (avec Fernandel, le 20/12) ; **DONNEZ LUI UNE CHANCE**, le 23/12 ; **LE ROI DES ROIS**, le 24/12 ; **IVANHOE**, le 25/12 ; **FRANÇOIS Ier**, le 27/12 ; **AU FOND DE MON COEUR**, le 30/12 ; **LA MEGERE APPRIVOISEE**, le 31 et toujours ce même jour en fin de soirée : **LA REINE DU COLORADO.**



SORTIS EN OCTOBRE 1979

«Babel-Ville» de Joseph Bialot (Coll. Série Noire No 1745) Gallimard. (Voir critique dans ce numéro).
«Le Joyau désastreux» de Pete Hamill (Coll. Série Noire No 1746) Gallimard. (Voir critique dans ce numéro).
«Les durs à cuire», II, de Herbert Ruhm (Coll. Série Noire No 1747) Gallimard.
«La proie gammée» de George Markstein (Coll. Série Noire No 1748) Gallimard.
«Le courrier des dindons» de Frank Gruber (Coll. Le Masque No 1579) Librairie des Champs-Elysées.
«Pas de vacances pour les morts» de Paul Kinnet (Coll. Le Masque No 1580) Librairie des Champs-Elysées.
«L'enclos d'Isoline» de Michel Guibert (Coll. Le Masque No 1581) Librairie des Champs-Elysées.
«Ces choses-là ne se font pas» de Ruth Rendell (Coll. Le Masque No 1582) Librairie des Champs-Elysées. (Voir critique dans ce numéro).
«Bontemps aux Bahamas» de Auguste le Breton (Coll. Brigade Anti-gangs) Librairie des Champs-Elysées.
«La sinistre main droite» de J.T. Rogers (Coll. Le Miroir obscur No 3) Nouvelles éditions Oswald (Néo). (Réédition)
«Psychose» de Robert Bloch (Coll. Bibliothèque Marabout No 904) Marabout. (Réédition) (Voir le dossier R. Bloch in «Polar» No3)
«Les Sirènes de l'autoroute» de Michel Brice (Coll. Brigade Mondaine No 25) Plon.
«Un jour la vengeance» de Michel Bernard (Coll. Sueurs froides) Denoël
«Le transfuge» de Colin Forbes, Belfond.
«Comme un collégien» de John Le Carré, (Coll. Le livre de poche No 5299) Librairie générale française (Réédition)
«Premier Février à minuit» de Madeleine Coudray (Coll. Suspense No 109) Eurédif.
«Un froid de morgue» de Saint Gilles (Coll. Suspense No 110) Eurédif.
«Crime impuni» de Georges Simenon (Coll. Simenon No 64) Presses de la cité. (Réédition).
«Le passage de la ligne» de Georges Simenon (Coll. Simenon No 63) Presses de la cité (Réédition).
«Le cercueil capitonné» de Carter Brown (Coll. Carré Noir No 321) Gallimard.
«Les chasseurs de sable» de Francis Ryck (Coll. Carré Noir No 313) Gallimard. (Réédition).
«Davis ne reviendra pas» de Jack Ripley (Coll. Le Club des Masques No 385) Librairie des Champs-Elysées. (Réédition).
«La solitude des damnés» de Michael Halliday (Coll. Le Club des Masques No 386) Librairie des Champs-Elysées (Réédition).
«Une rude journée» de Doris M. Disney (Coll. Le Club des Masques No 387) Librairie des Champs-Elysées. (Réédition).
«Maigret chez le ministre» de Georges Simenon (Coll. Maigret No 24) Presses de la cité. (Réédition).
«Les scrupules de Maigret» de Georges Simenon (Coll. Maigret No 30) Presses de la cité. (Réédition).
«Les visiteurs du crépuscule» de Eric Ambler (Coll. Eric Ambler Oeuvres No 8) Les Humanoïdes associés. (Réédition).
«Le ver et le solitaire» de Jerome Charyn, Balland. (Voir critique dans notre prochain numéro).
«Sherlock Holmes» de Arthur Conan Doyle (Coll. Bouquins) Robert Laffont. (Réédition)
«Feu au derche» de Antoine Dominique (Coll. Le Gorille No 15) Plon. (Voir critique dans ce numéro).
«Le gorille sur champ d'azur et l'enfant pie» de Antoine Dominique (Coll. Le Gorille No 16) Plon. (Réédition).
«Les cobras de lilliput» de Michaël Borgia (Coll. TNT No 8) Robert Laffont.
«Les émois de Marie» de Philippe Despare (Coll. Plaisir) éditions du bébé noir.
«L'argent n'a pas de pudeur» de Numos (Coll. Plaisir) éditions du bébé noir.
«C'est pas toujours la veuve qui porte le deuil» de Luc Vaugier (Coll. Plaisir) éditions du bébé noir.
«L'affaire Manderson» de Edmund-Clerihew Bentley (Coll. Classiques de l'énigme) Garnier (Réédition).
«Le serment d'Arsène Lupin» de Boileau-Narcejac, Librairie des Champs-Elysées.
«Le canard laqué» de Roger Simon, Alta.
«Le commando du Colorado» de Don Pendleton (Coll. l'éxécuteur No 25) Plon. (Voir critique dans ce numéro).
«Le capo d'Acapulco» de Don Pendleton (Coll. l'éxécuteur No 26) Plon.
«Mort d'un tatoué» de Ed MacBain (Coll. Carré Noir No 323) Gallimard. (Réédition).
«Section rouge de l'espoir» de Alain Demouzon, Flammarion. (Voir critique dans ce numéro).
«Copie confuse» de Pierre Salva (Coll. Le livre de Poche Policier No 5312) Librairie générale française. (Réédition).
«Le Léopard» de Colin Forbes (Coll. Le livre de Poche Thrillers No 7431) Librairie générale française. (Réédition).
«Un hiver Soleil-jaune» de Claude Joste (Coll. Spécial Police No 1522) Fleuve Noir.
«Tueries Pigalle» de Paul Sala (Coll. Spécial Police No 1523) Fleuve Noir.
«Le gourou du Pirée» de Brice Pelman (Coll. Spécial Police No 1524) Fleuve Noir.
«Les gêneurs» de G.J. Arnaud (Coll. Spécial Police No 1525) Fleuve Noir.
«Le bal des tueurs» de Peter Randa (Coll. Spécial Police No 1526) Fleuve Noir.
«Meurtre en pantoufles» de André Lay (Coll. Spécial Police No 1527) Fleuve Noir.
«Louve-Story» de James Carter (Coll. Spécial Police No 1528) Fleuve Noir.

ALMANACH du CRIME 1980

l'année du roman policier

L'ART D'ASSASSINER SON PROCHAIN
Les crimes les plus ingénieux, les plus extravagants, les plus drôles inventés par les auteurs de romans policiers

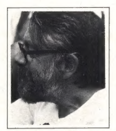
BALZAC, ANCETRE DE MAIGRET
L'histoire de la littérature criminelle, de PLINE LE JEUNE à DEMOUZON, en passant par CHANDLER, GOODIS, ANDRÉ GIDE et EMILE ZOLA

«EPERDU, LE CHINOIS TOURNAIT DU JAUNE AU VERT...»
Une anthologie hilarante
L'humour (volontaire ou non) des grands romanciers

UN LIVRE UNIQUE AU MONDE
600 articles et rubriques, parmi lesquels :
Les chefs-d'œuvres du polar,
Les grands détectives,
Les grands criminels.

PLUS DE 400 ROMANS POLICIERS ET CRIMINELS SONT PUBLIES EN FRANCE CHAQUE ANNEE...
Que lire dans cette accumulation fantastique de crimes ?
Comment trier ? Comment choisir ?
L'Almanach du crime *vous conseille. Ne lisez plus au hasard !*
Ce livre contient :
un **GUIDE** *analytique*
des collections policières,
un **GUIDE** *commenté*
de **TOUS LES POLARS** *parus dans l'année*
un **INDEX** *alphabétique foisonnant :*
plus de 1600 auteurs et titres cités.

L'ALMANACH DU CRIME ou LE POLAR AU MICROSCOPE
Livre de référence indispensable à tous les amateurs de polars.



QUI A ECRIT L'ALMANACH DU CRIME ?
Michel Lebrun, romancier, critique et historien, membre fondateur de l'Oulipopo (Ouvroir de littérature policière potentielle), pataphysicien, Grand prix de littérature policière.
Michel Lebrun possède environ 15 000 romans policiers.
L'Almanach du Crime 1980 *est le premier volume d'une longue série, à paraître annuellement.*